



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 89



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

 **(33) 3 86 64 61 28**
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER
PHILIPPE & XAVIER (Gibert Musique)

RIP : Francis COLLET (Ashtones), CAPTAIN BEEFHEART, Jane
RUSSELL

Tsuyoshi KAWASOE (Ulysses)

Mes BITUMEURS préférés

Mes ANGES et DEMONS favoris

WHODUNIT (happy birthday Stiff Little Baguette)

3 HEADED DOG

MARTEAUX PIKETTÉS

R'N'C'S

BLUTCH et le MAA

SABRINE et ODILE

RAPH et DAVID (Police On TV)

ZERIC (Trauma Social)

ALEX (pour l'hébergement)

ERIC (Holy Curse)

VIBRA VINCE

LAURENT et BEUSSE (PYHC)

DEVILISH PIRANHAS

DIXKORDES

DIRTY FARMERS (& Jägermeister)

SARAH, BUZZ & JOHANN

Jean-William THOURY (Juke-Box Magazine)

Patrick RENASSIA (Rock Paradise)

Chris WILSON & Grégoire GARRIGUES

Vicky DE VICE (Girls On Top)

CHYCHAT (Dies Irae)

Sal CANZONIARI (Electric Frankenstein, Kung Fu Killers &
Maggott SS)

Billy BULLOCK & the BROKEN TEETH

MR BONZ

Pierre DUBOIS

Lucas TROUBLE

Joey SKIDMORE

CHRISTIAN #69 & ULTRATECKEL

Gerhard FLUCH (Pure Vinyl)

Thomas CLEMENT (Bédé News)

Reid PALEY

Patrice LAPEROUSE (peaceful Catwoman & trendy Robin)

Samedi 12 mars 2011 ; 20:33:07 (Gotham time)

The BEATLES : In mono (CD box set, EMI Records)

The BEATLES : Yellow submarine (CD, EMI Records)

The BEATLES : Abbey Road (CD, EMI Records)

The BEATLES : Let it be (CD, EMI Records)

Maintenant que tout le battage médiatique de l'automne 2009 est passé autour de cette remasterisation de masse du catalogue des Beatles (on a juste eu droit à un soubresaut en cet automne 2010 avec la sortie conjointe des 2 doubles compilations "rouge" et "bleu"), et, surtout, maintenant qu'on peut trouver le bazar à des prix nettement plus abordables, on peut se pencher avec avidité sur cette intégrale beatlesque. En préférant, évidemment, le coffret mono au stéréo. Pourquoi ? Tout simplement parce que les mixages mono sont ceux qui furent directement supervisés par les Fab Four en personne. Les mixages stéréo ayant été réalisés des semaines ou des mois après, sans que le groupe n'y assiste, ni même, dans certains cas, George Martin, le virtuel cinquième Beatle, et élément essentiel dans l'élaboration de leur oeuvre. Les différences sont notables entre les mixages mono et stéréo, entre l'utilisation de prises différentes, les changements de vitesse de défilement des bandes, les shunts plus ou moins longs. L'étude comparée des différents mix pourrait faire l'objet, à elle seule, d'un bouquin entier. Si je ne devais citer qu'un exemple, ce serait celui de "Helter skelter". Tout le monde connaît la version stéréo de ce titre, et, surtout, son final où l'on peut entendre un Ringo Starr grincheux se plaindre d'avoir attrapé des ampoules aux doigts à cause du tempo fortement appuyé de ce morceau proto-hard. Sur la version mono, plus courte d'une minute, on n'entend pas ce final en prise directe avec les affres de la création en studio. Et on pourrait multiplier les exemples à l'infini, chaque titre, ou presque, offrant ainsi de subtiles différences d'une version à l'autre. Les complétistes et les incondtionnels s'offriront alors les 2 coffrets issus de cette remasterisation, le mono ET le stéréo, afin de mieux se plonger dans l'étude comparative du grand oeuvre. Il est à noter que, pour une bonne part, les mixages stéréo des disques des Beatles ont surtout été réalisés pour répondre à la demande du marché américain, qui a toujours été, plus que le reste du monde, grand consommateur de nouveautés technologiques. Pourquoi écouter des disques mono sur un équipement stéréo à la pointe du progrès ? Cette même interrogation poussera l'industrie cinématographique à coloriser certains films. Puisque les téléés sont désormais en couleurs, pourquoi regarder des films en noir et blanc ? Les américains ont certes des qualités (n'ont-ils pas inventé le rock'n'roll, et rien que pour ça, quand même...), mais ils ont aussi les défauts typiques des beaux incultes qu'ils sont dans leur grande majorité. Bref, tout ça pour dire que les versions mono des albums des Beatles restent à jamais les "vraies" versions, les originales en tout cas. Et cette remasterisation tombe à point nommé puisque, jusqu'alors, il fallait écouter les vinyls pour s'en délecter. La première édition CD, de 1987, proposait les versions stéréo, et il a fallu s'en contenter pendant plus de 20 ans. Gloire soit donc rendue aux responsables d'EMI pour avoir enfin comblé cette lacune. D'autant que, habitude désormais bien établie, les CD sont évidemment proposés en vinyl replica, c'est-à-dire avec la reproduction, en format CD, des pochettes originales des vinyls, un petit plus toujours appréciable. Je ne vais pas vous retracer point par point la carrière des Beatles, les bouquins abondent déjà sur le sujet. Il faut juste savoir que, en seulement 8 ans de carrière "officielle", de 1962 à 1969, ils ont explosé tous les compteurs, qu'il s'agisse des numéros 1 placés dans les charts du monde entier, du nombre de disques réalisés (11 albums, dont un double, et même 13 si l'on compte le double EP "Magical mystery tour" boosté en album a posteriori, et "Yellow submarine", bande originale du dessin animé, qui ne propose qu'une face de chansons des Beatles, sans parler des 3 bonnes dizaines de chansons parues uniquement en singles ou EP et non reprises en albums), des concerts devant des audiences de plus en plus nombreuses, et de plus en plus bruyantes (leur prestation au Shea Stadium de New York le 15 août 1965, avec ses 55 000 spectateurs, restera ainsi le plus gros concert rock pendant de nombreuses années, à la louche jusque dans les années 80 quand se généralisera l'habitude de jouer dans des stades de plus en plus gigantesques, et compte non tenu des festivals). Tous les superlatifs auront été associés au patronyme des Beatles. Ce coffret mono propose donc les albums parus jusqu'en 1968, et le fameux "double blanc". Les 2 premiers albums, "Please please me" et "With the Beatles" paraissent en 1963, alors qu'ils avaient été précédés par les 2 premiers singles, et que les Beatles avaient définitivement tourné la page hambourgeoise de leur carrière naissante. Pour autant les mois passés à écumer les clubs du port allemand sont encore profondément ancrés dans les sillons de ces albums puisque, sur les 28 titres de ces 2 disques, on recense 12 reprises, essentiellement extraites du répertoire rhythm'n'blues américain de l'époque, et que les jeunes Beatles ont, pour la plupart, déjà interprétées au cours de leurs interminables nuits allemandes. Sont ainsi mis à l'honneur les Shirelles, Arthur Alexander, les Isley Brothers, les Marvelettes, Chuck Berry ou encore Barrett

Strong. "Twist and shout", "Rock'n'roll music" ou "Money" constituant pour encore quelques temps quelques-uns de leurs morceaux de bravoure scéniques. Mais sur ces 2 disques on découvre aussi les premiers classiques signés Lennon-McCartney, à commencer par les faces A des 2 premiers singles, "Love me do" et "Please please me", mais aussi des "I saw her standing there", "P.S. I love you", "It won't be long" ou "All I've got to do". "With the Beatles" inclut également leur propre version, chantée par Ringo, de "I wanna be your man", morceau que John et Paul avaient écrit pour les besoins du deuxième single des Rolling Stones quelques semaines auparavant (au passage tordons le cou à l'idée reçue qui veut que les 2 groupes aient été d'indécrottables rivaux, il n'en était rien, à preuve la participation de John et Paul aux chœurs du "We love you" des Stones en 1967, ou encore celle de Lennon au "Rock'n'roll circus" des cailloux l'année suivante, sans parler de Brian Jones invité sur "You know my name"). En 1964 paraissent 2 nouveaux albums, "A hard day's night" et "Beatles for sale". Le premier se veut la bande-son du premier film des Fab Four, réalisé par Richard Lester, et qui capitalise sur la Beatlemania qui sévit depuis plusieurs mois en Angleterre et aux USA. Le film n'est d'ailleurs qu'un copier-coller de 2 jours de folie vécus au quotidien par le groupe. La face A de l'album propose 7 titres inclus dans la bande-son, dont le morceau éponyme et l'excellent "Can't buy me love", tandis que la face B est constituée de 6 titres supplémentaires, les 13 pièces étant toutes signées Lennon-McCartney, l'album devenant, du coup, le premier sans reprise. Reprises qui réapparaîtront dès "Beatles for sale", avec un net penchant, cette fois, pour les classiques du rock'n'roll, Chuck Berry à nouveau ("Rock'n'roll music"), Little Willie Littlefield ("Kansas City"), Buddy Holly ("Words of love"), ou Carl Perkins par 2 fois ("Honey don't" et "Everybody's trying to be my baby"). Rayon originaux on retiendra notamment "Eight days a week", un titre inspiré, comme "A hard day's night", par une de ces approximations sémantiques dont Ringo Starr a le secret. Mais l'un des faits notables de cet album est inscrit dans sa pochette. On y aperçoit en effet des Beatles qui paraissent bien fatigués, les traits tirés et les regards douloureux, bien loin des visages presque encore poupins qu'on pouvait découvrir sur les 3 précédents. 2 années de pure folie beatlemaniaque, quasiment sans un seul jour de repos, commencent à laisser des traces sur les organismes. Les Beatles se sont toujours justifiés d'avoir tourné des films par le fait que, puisqu'ils ne pouvaient pas, humainement et matériellement, visiter tous les pays du monde et donc assouvir la curiosité de leurs fans, le cinéma offrait une possibilité, malgré tout, de les voir autrement qu'en photos. Dès 1965, et toujours sous la direction de Richard Lester, ils tournent "Help !", dont la bande-son, à nouveau, sert de support à la face A de leur cinquième album. La trame scénaristique est aussi mince que pour "A hard day's night", mais l'essentiel reste un album excellemment tourné. Les 4 premiers étaient tous empreints, à des degrés divers, de leurs jeunes années, et notamment des leurs longues nuits hambourgeoises ou de leurs centaines de concerts dans leur fief de la Cavern, à Liverpool. Ici les Beatles s'affranchissent réellement de ces primes influences, même si l'on y trouve encore une paire de reprises, dont le fulgurant "Dizzy Miss Lizzy" de Larry Williams. Qu'il s'agisse du morceau-titre, ou encore de "You've got to hide your love away" ou de "Ticket to ride" (clin d'oeil aux prostituées allemandes), l'écriture de Lennon et McCartney (qui composent d'ailleurs de plus en plus séparément même s'ils continueront jusqu'au bout à signer de leurs 2 noms conjoints) commence à s'affiner, à mûrir et à explorer de nouvelles voies. C'est particulièrement vrai pour un titre que McCartney va écrire entièrement seul, et enregistrer également en solitaire (à l'exception de la section de cordes), un titre qui, aujourd'hui encore, est l'un des plus repris, si ce n'est le plus repris au monde, l'acoustique et introspectif "Yesterday". Avec ce morceau les Beatles deviennent désormais un groupe de studio plutôt qu'un groupe de scène, même s'il leur faudra encore plus d'un an avant d'arrêter définitivement les concerts. Cette même année 1965 voit la parution de "Rubber soul", un disque qui va encore un peu plus loin dans les expérimentations sonores. Il n'y a pas de reprises ici (et il n'y en aura plus de tout le reste de la discographie du groupe), et, si le disque s'ouvre sur un "Drive my car" encore jouissivement enlevé, les autres titres phares de l'album sont nettement plus calmes, posés et mid-tempo, comme si les Beatles, par cette thérapie studio, tentaient de se couper de la folie qu'ils vivent encore au cours de leurs tournées marathon. "Norwegian wood" (et, pour la première fois, le sitar de George Harrison), "Nowhere man", "Michelle" (un démarquage évident de "Yesterday"), "Girl" ou encore "In my life" révèlent des aspirations nouvelles pour des garçons qui n'ont pourtant pas plus de 25 ans, mais qui viennent quand même de sortir 6 albums en 3 ans à peine. Désormais, il est temps pour eux de franchir un palier. C'est "Revolver", en 1966, qui va le leur permettre. Sous une pochette signée Klaus Voormann, un artiste rencontré à Hambourg et qui leur restera fidèle pendant de longues années (on le retrouvera tenant la basse au sein du Plastic Ono Band derrière Lennon à la fin des années 60), les Beatles se font tour

à tour cyniques ("Taxman" signé Harrison qu'on ne soupçonnait pas être aussi acerbe), romantico-gothiques ("Eleanor Rigby"), doucereux ("Here, there and everywhere"), ironiques ("Yellow submarine", chanté par Ringo, et qu'on aurait bien vu adapté par les Monty Python), lancinants ("Good day sunshine"), mélancoliques ("And your bird can sing"), rageurs ("Got to get you into my life"). Cette année là, les Beatles, et notamment Lennon, vont commencer à prendre une dimension politique (cf la déclaration de John sur les popularités relatives des Beatles et de Jesus-Christ qui va leur attirer les foudres des culs-bénis américains notamment). Cette année là aussi le ver va entrer dans le fruit avec la rencontre de John et d'une artiste japonaise qui va le vampiriser à jamais, Yoko Ono. Cette année là enfin, après s'être mis à dos, entre autres, les ultra nationalistes japonais pour avoir osé jouer au Budokan, l'un des temples des combats de sumo, ou encore Imelda Marcos, la femme du dictateur philippin, pour avoir osé refuser de lui accorder un concert privé, les 4 jeunes gens disent définitivement adieu à la scène. Un endroit où ils avaient pourtant grandi et où ils s'étaient forgé à la fois le caractère et une amitié pour l'heure encore indéfectible, mais où ils se sentaient de plus en plus mal à l'aise, parce que, faute d'un équipement adéquat, ils jouaient dans des conditions techniques épouvantables, et surtout parce que, désormais, ils ne pouvaient plus y reproduire le son qu'ils étaient en train de développer en studio. Une décision qui se révélera particulièrement adaptée, dès l'année suivante, avec la sortie du concept-album "Sgt. Peppers Lonely Hearts Club Band", un disque parfaitement en phase avec le psychédéisme ambiant, notamment via ses arrangements de plus en plus sophistiqués. Bien qu'il soit unanimement considéré comme le chef d'oeuvre des Beatles, pour ma part je l'ai toujours trouvé assez surfait. Je n'ai jamais vraiment accroché à cette ambiance de fête foraine baltringue qui sonne un peu trop faux pour être honnête. A l'exception du splendide "A day in the life" qui le clôture avec son crescendo obsédant, le reste semble constituer plus un fourre-tout des dernières avancées technologiques qu'un véritable enchaînement de vraies chansons. A ce titre, et bien qu'il aient probablement été beaucoup plus opportunistes sur le coup, j'ai toujours préféré le "Their satanic majesties request" des Stones. Mais bon, on est libre de ne pas me suivre sur ce terrain. Toujours intéressés pas le visuel, cette même année 1967, les Beatles tournent un moyen métrage pour la télévision anglaise, "Magical mystery tour", longue suite improvisée de séquences sans scénario ni but bien définis, simplement une armée de figurants embarquée dans un bus et qui parcourt quelques paysages de la campagne anglaise. Le film n'est pas transcendant, mais il génère néanmoins une bande-son qui paraît d'abord sous la forme d'un double EP 6 titres (dont "The fool on the hill" ou "I am the walrus") agrémenté de 5 morceaux supplémentaires et de sortir sous forme d'album. Les titres "bonus" avant la lettre sont loin d'être des rogatons puisqu'il s'agit notamment des 2 faces du 45t "Strawberry Fields forever" et "Penny Lane", 2 titres magnifiques qui reviennent sur quelques souvenirs d'enfance de Lennon et de McCartney, ou encore du "All you need is love" enregistré spécialement pour la toute première émission télévisée diffusée en mondovision le 25 juin 1967 (et censément vue par 400 millions de personnes dans 26 pays), premier hymne ouvertement pacifiste de John Lennon. L'album, même s'il n'en est pas vraiment un, se tient quand même plutôt bien, mieux en tout cas que le film. Enfin, la période mono des Beatles se clôt en 1968 avec la parution du double album "The Beatles", soit 30 titres, dont une bonne partie écrite durant leur séjour indien auprès du Maharishi Mahesh Yogi, qui revisitent l'essentiel des influences américaines des Beatles. Paradoxalement cet album est peut-être le plus "roots" du groupe, avec des incursions dans la country, le blues, le gospel, le rock'n'roll, le tout à la sauce Beatles évidemment. Personnellement, il s'agit là de mon album préféré des Fab Four, qui recèle de nombreuses pépites que je me plais à écouter et réécouter sans lassitude : "Back in the USSR", "Dear Prudence", le mésestimé regatta "Ob-la-di, ob-la-da", "Wild honey pie", "The continuing story of Bungalow Bill", "While my guitar gently weeps" (et son solo signé Clapton), "Happiness is a warm gun", "Rocky Raccoon", "Why don't we do it in the road ?", "Birthday", le redoutable "Yer blues", "Sexy Sadie" (la charge de Lennon contre le Maharishi et ses turpitudes sexuelles), "Helter skelter", "Honey pie" ou encore "Cry baby cry". C'est également sur cet album que Lennon propose sa première pièce expérimentale, "Revolution 9", genre qu'il développera sur 3 de ses futurs albums solo. A son corps défendant cet album portera une nouvelle fois le scandale dans le camp des Beatles quand, à l'été 1969, les tuteurs de Charles Manson assassineront plusieurs personnes, dont l'actrice Sharon Tate, le gourou dérangé affirmant que certaines des chansons du disque lui avaient plus ou moins fait comprendre qu'il devait porter le chaos dans la société blanche américaine. Et puisque les Beatles ont presque quasi systématiquement refusé d'inclure les morceaux parus en 45t sur leurs albums, EMI avait décidé, au moment de la première édition CD du catalogue du groupe, de rassembler tous

ces titres sur une double compilation intitulée "Past masters". Des "Past masters" qui complètent donc ce coffret avec leurs 34 titres, depuis le premier single, "Love me do" (la version du premier tirage du 45t, avec Ringo Starr à la batterie, les tirages suivants proposant la version avec Alan White derrière les fûts, comme sur l'album "Please please me"), jusqu'à "You know my name (look up the number)", face B de "Let it be" en 1970 mais enregistré en 1967, avec Brian Jones au saxophone alto, en passant par une palanquée de hits tous plus imparables les uns que les autres ("From me to you", "She loves you", "Day tripper", "Lady Madonna" et son piano boogie façon Fats Domino, "Hey Jude", le surpuissant "Revolution" et sa guitare fuzz en échappement libre, ou encore les 2 versions initiales de "Get back" et "Don't let me down" avec Billy Preston au piano, le single ayant d'ailleurs connu une rarissime édition créditée aux "Beatles with Billy Preston", cas unique dans leur carrière). Mais comme ces "Past masters" sont exclusivement mono, en ont été retirés les 2 titres du tout dernier single du groupe à ne pas figurer sur album, "The ballad of John and Yoko" et "Old brown shoe". Pour les posséder il vous faudra acquérir la version stéréo de cette double compilation (avec la pochette noire, la version mono étant dotée d'une pochette blanche). Et, puisque ce coffret s'achève en 1968, si vous voulez vous faire l'intégrale de la discographie des Beatles, vous devrez vous procurer les 3 derniers albums du groupe séparément, "Yellow submarine", "Abbey Road" et "Let it be", parus en 1969 et 1970, n'ayant pas eu de version mono. Comme "Magical mystery tour", "Yellow submarine" est un faux vrai album des Beatles puisque ne proposant que 6 chansons du groupe, dont 2, la chanson-titre et "All you need is love", ne sont même pas inédites, les 4 autres, dont le magistral "Hey bulldog", apparaissant également sur les "Past masters". Les 7 autres pistes sont les instrumentaux composés spécialement par George Martin pour soutenir les images du dessin animé, ce qui, comme souvent avec les bandes originales de film, perd énormément de son intérêt une fois sorti de son contexte cinématographique, ces morceaux ne font donc pas exception. Un "album" largement dispensable donc, sauf pour les complétistes intégristes. Les 2 derniers albums représentent un clash temporel chez les Beatles. "Abbey Road", qui paraît en 1969 également, est en fait le dernier album enregistré par le groupe. Si la face A est hautement recommandable avec ses "Come together" (qui vaudra à Lennon un procès de la part de Chuck Berry qui l'accusera de plagiat pour une ligne mélodique, la justice américaine donnant raison au créateur de "Johnny B. Goode", au grand dam de celui qui fut un de ses grands admirateurs), "Something" (le seul numéro 1 des Beatles signé George Harrison) et autres "Here comes the sun", le disque est malheureusement plombé par une face B pompeuse et bancal en forme de longue suite de titres qui ne semblent pas finis ni aboutis, un peu comme si les Beatles, sachant qu'il s'agissait là de leur dernier album ensemble, avaient voulu utiliser tous les petits bouts de chansons qui leur restaient et les mettre quand même sur disque, et tant pis si ce n'étaient pas de vrais morceaux finalisés. Certains auraient mérité un meilleur traitement. Heureusement, la carrière discographique des Fab Four ne se terminera pas sur cette impression d'à peu-près, puisqu'en 1970 paraîtra enfin "Let it be", un disque initialisé début 1969, sous le titre de travail de "Get back", les séances d'enregistrement étant filmées par les caméras de Michael Lindsay-Hogg, qui avait déjà tourné ce qu'on n'appelait pas encore des clips pour le groupe. L'enregistrement et le tournage se transformeront vite en cauchemar, le groupe se délitant en direct, chacun de ses membres quittant d'ailleurs les Beatles à tour de rôle avant de revenir quelques jours ou semaines plus tard au bercail. Ces séances seront néanmoins l'occasion de revoir une dernière fois les Beatles en "concert" puisque les 4 (augmentés de Billy Preston) se retrouveront sur le toit des studios Apple pour jouer 5 titres dans le froid glacial d'un mois de janvier londonien. L'album provisoirement abandonné, les Beatles y retravailleront après la sortie d'"Abbey Road", Lennon faisant notamment appel à Phil Spector pour sauver ce qui pouvait l'être de bandes pas toujours au top de leur achèvement. De manière assez surprenante compte tenu de ces conditions, il en résultera un album plutôt agréable avec des titres forts et conséquents ("Across the universe", "Let it be", "Maggie Mae", "One after 909", "The long and winding road", "Get back"), bien que McCartney n'ait jamais caché qu'il détestait les arrangements de Spector qui dénaturaient par trop, selon lui, les compositions du groupe, au point que, en 2003, il sortira finalement sa propre version "naked" du disque. Mais force est de constater cependant que le "Let it be" original est quand même plus fédérateur que sa version "allégée", qui d'ailleurs n'est pas incluse dans cette remasterisation. Il aura fallu 3 ans aux ingénieurs d'EMI, dirigés par Allan Rouse, pour nettoyer toutes les bandes originales et nous proposer ces versions restaurées d'une poignée de disques qui auront à jamais marqué (pour ne pas dire changé) l'histoire du rock'n'roll, et ce que l'on aime les Beatles ou non. Et pouvoir les réécouter aujourd'hui dans des conditions optimales n'est pas qu'un petit plaisir, c'est carrément une madeleine.

Bob DYLAN : The original mono recordings (CD box set, Columbia/Legacy/Sony Music)

La sortie de l'intégrale Beatles en mono en septembre 2009 (voir pages précédentes) aura déclenché comme une prise de conscience d'authenticité sonore chez les autres majors (sans parler, bien sûr, des substantielles retombées économiques qui s'en suivront, ne soyons pas naïfs). Du coup, Sony, via ses labels "vintage" Columbia et Legacy, a donc décidé, à son tour, de nous proposer les 8 premiers albums de Dylan dans ces mixages mono primitifs. Jusqu'en 1968 c'est en mono que sont enregistrés et mixés les disques. Les mixages stéréo, s'ils existent en parallèle, ne sont que des ersatz essentiellement destinés à satisfaire les désirs de quelques auditeurs fortunés qui pouvaient à la fois se payer le luxe d'un tel équipement et s'offrir de tels disques (un album mono coûtait alors moins de 3 dollars, mais il fallait en dépenser 4 pour s'offrir le même disque en stéréo, soit un différentiel de 33% que peu de consommateurs pouvaient se permettre). Et dans le cas de Dylan, probablement plus que pour n'importe qui d'autre à cette époque, on ne voit pas bien quelle pouvait être la plus-value de la stéréo : une voix, une guitare acoustique, parfois un harmonica, tout était déjà contenu dans la monophonie, la stéréo se contentant de mettre la voix d'un côté et la guitare de l'autre, pour un résultat non seulement peu probant, mais encore peu agréable à l'oreille. Bref, back to mono, avec ce joli coffret aussi sobre graphiquement que jouissif musicalement. Comme toujours dans ce genre d'entreprise, Sony a également pris le parti, et on s'en félicite, de proposer les albums en vinyl replica, c'est à dire dans les fac-similés des pochettes cartonnées originales, certes plus petites, mais complètes, jusques et y compris dans les notes d'icelles, ô combien importantes ici. Si le bonhomme était prolifique dans les paroles de ses chansons, le label ne l'était pas moins dans ses notes de pochette, celles-ci couvrant l'intégralité des versos de tous ces disques (à l'exception de "Blonde on blonde", qui ne propose que des photos), la palme revenant à "The times they are a-changin'" qui donne à lire 11 poèmes de Dylan (les fameuses "11 outlined epitaphs"), aussi longs que ses chansons, et qui s'étaleront non seulement au verso de la pochette mais également sur le recto et le verso d'un insert. "Another side of Bob Dylan" proposera de tels poèmes inédits, mais qui tiendront, cette fois, entièrement sur la pochette. Evidemment, avec le recul (40 à 50 ans déjà), on sait aujourd'hui combien ces albums furent fondateurs de la mythologie dylanienne, et combien ils sont essentiels à tout dylanophile qui se respecte. "Bob Dylan" (1962), "The freewheelin' Bob Dylan" (1963), "The times they are a-changin'" (1964) et "Another side of Bob Dylan" (1964) représentent la quintessence de la période folk et protest-singer du tout jeune Bob Dylan. Tout au long de ces albums il va s'affirmer comme un auteur majeur de la contre-culture américaine. Et si sur "Bob Dylan" on note une majorité de reprises, essentiellement bluesy d'ailleurs (Blind Boy Fuller, Bukka White, Leadbelly, Blind Lemon Jefferson), dès le second, "The freewheelin' Bob Dylan", celles-ci disparaîtront presque complètement, ou, en tout cas, deviendront fort marginales, Dylan se concentrant sur ses propres chansons, souvent très longues, avec une litanie de couplets qui en rebuteront plus d'un quand viendra le temps des reprises (on ne compte plus les exemples de ceux qui préféreront en "oublier" volontairement certains plutôt que prendre le risque de les oublier tout court et ainsi déséquilibrer sans le vouloir des titres qui restent cohérents malgré ce qui pourrait n'être que longueurs lénifiantes chez n'importe qui d'autre). Au fil de ces 4 premiers albums Dylan va aligner de manière imparable et redoutable des hymnes appelés à changer les mentalités et/ou la vie de toute une génération (voire même d'ailleurs des 3 qui suivront) : "Talkin' New York" (sur ses premières impressions de la Grosse Pomme), "Man of constant sorrow" (un traditionnel que s'appropriera complètement Dylan), "Fixin' to die" (un blues de Bukka White), "Highway 51" (popularisé peu avant par les Everly Brothers), "Baby, let me follow you down" (du bostonien Ric Von Schmidt, tombé dans l'oubli aujourd'hui), "House of the rising sun" (longtemps considéré comme un traditionnel avant que, désormais, à peu près tout le monde s'accorde à l'attribuer à Leadbelly, un morceau sur lequel la voix plaintive de Dylan inspirera sans nul doute Eric Burdon quand ce dernier le reprendra à son tour avec les Animals), "Song to Woody" (pour asseoir un peu plus la légende, largement auto-alimentée par Dylan lui-même, qui veut que le jeune chanteur originaire du Minnesota ait débarqué à New York quasiment dans le seul but d'aller voir Woody Guthrie sur son lit d'hôpital et ainsi revendiquer pour lui-même l'héritage protestataire et contestataire du "vieux" folk-singer à l'agonie), "Blowin' in the wind", "Girl from the north country" (première version, avant celle de 1969, sur l'album "Nashville skyline", que Dylan chantera en duo avec Johnny Cash), "Masters of war", "A hard rain's a-gonna fall", "Don't think twice, it's all right", "Talkin' World War III blues" (sur le mode des talkin' blues, style qui n'est pas sans préfigurer le rap à venir), "Corrina, Corrina" (premier titre où Dylan n'est plus seul, mais accompagné d'un groupe, même s'il faudra attendre encore 2 ans pour que cette expérience se généralise sur "Bringing all back home"), "The

times they are a-changin'", "Ballad of Hollis Brown", "With God on our side" (première manifestation d'une prise de conscience religieuse qui occupera Dylan durant quasiment toutes les 80's), "The lonesome death of Hattie Carroll", "All I really want to do", "Chimes of freedom", "It ain't me babe", etc... La formule minimaliste usitée par Dylan sur ces premiers disques lui permettra de les enregistrer en un temps minimal (le record appartenant à "Another side of Bob Dylan" dont les 11 titres seront mis en boîte en une seule journée), condition sine qua non pour quelqu'un qui écrivait, à l'époque, plus vite que son ombre. Ainsi Dylan prétendra toujours que "A hard rain's a-gonna fall", écrite pendant la crise des missiles de Cuba, est un condensé de nombreuses autres chansons, chaque vers de "Hard rain" devant être le premier d'une chanson complète et différente, mais Dylan ayant convenu qu'il n'aurait jamais le temps matériel d'écrire tous ces morceaux les aurait ainsi agglomérés en un seul. Confiance à manipuler avec précaution, comme quasiment tout ce qu'il affirme, mais l'image est en tout cas assez conforme à son état d'esprit du moment. A partir de 1965 Bob Dylan va totalement repenser non seulement sa musique, mais aussi sa carrière, voire même ce qu'on appelait à l'époque la pop music dans son ensemble, en électrifiant sa guitare, créant au passage le fameux scandale du festival de Newport, ou encore s'attirant les foudres du public anglais lors d'une tournée pour le moins chaotique (voir le film de D.A. Pennebaker, "Don't look back"). Le premier résultat de cette nouvelle orientation sera le single "Subterranean homesick blues", un morceau entêtant, efficace, et redoutable, très court, un talkin' blues électrique, servi pour l'occasion par un film promotionnel (on ne disait pas encore video, et encore moins clip) dans lequel Dylan va définitivement imposer son allure de dandy du 20ème siècle, chevelure en bataille, Beatles boots, ensemble jeans-gilet-veste noir, et lunettes du même tonneau (sans parler de sa Fender tout aussi sombre). "Subterranean homesick blues" ouvrira judicieusement le track-listing de l'album "Bringing it all back home", annonçant encore une belle brochette de futurs standards dylaniens ("Maggie's farm", "Love minus zero/No limit", "Bob Dylan's 115th dream", "Mr tambourine man", "Gates of Eden", "It's alright, ma (I'm only bleeding)", "It's all over now, baby blue"). 1965, année électrique s'il en fut, avec les Byrds précédant Dylan lui-même dans leur reprise platinée de "Mr tambourine man", ou la fuzz-box de "I can't get no (Satisfaction)" des Stones, ou les Who décollant sur fond de guitares et amplis atomisés. Dylan, en véritable éponge audiophile qu'il a toujours été, ne pouvait pas, même s'il l'avait réellement voulu, se soustraire à la logique évolutive de sa musique, et il eut effectivement l'intelligence de suivre sa voie. Et ce même s'il n'abandonnera jamais totalement l'acoustique (comme ici "It's alright, ma (I'm only bleeding)" par exemple). Avec "Highway 61 revisited" qui sortira cette même année 65, précédé du single "Like a rolling stone" (repris dans l'album), on voit apparaître le premier vrai groupe à accompagner Dylan (celui de la tournée "Don't look back"), avec notamment le guitariste Mike Bloomfield (Paul Butterfield Blues Band, Electric Flag) et l'organiste Al Kooper (ce dernier, guitariste, s'installera derrière un orgue qu'il maîtrisait pourtant assez mal quand il lui paraîtra évident qu'il ne pourrait imposer sa 6 cordes face à celle de Bloomfield, tout en souhaitant absolument faire partie de ce projet). "Highway 61 revisited" poussera le jeu électrique de Dylan et de son groupe encore plus avant, générant, là encore, une poignée de titres devenus incontournables, "Like a rolling stone" en tête (voir à ce sujet l'excellent bouquin de Greil Marcus, entièrement consacré à cette chanson, chez Galaade Editions pour sa traduction française, ce même Greil Marcus qui signe le texte du copieux livret de 60 pages richement illustré inséré dans le coffret), morceau imposant, fédérateur, et qui réussira l'exploit d'entrer dans les charts malgré ses 6 minutes (même si un pont judicieusement placé à la moitié du titre permettra aux DJ de shunter le morceau sans trop de remords, l'exploit n'est quand même pas mince), mais aussi "Tombstone blues", "Ballad of a thin man", "Highway 61 revisited", "Just like Tom Thumb's blues" (on notera la constance des références au blues chez Dylan, du moins durant toutes les 60's), ou "Desolation row". Ce disque se révélera encore plus dense que le précédent, bien que 6 mois à peine les séparent, preuve que Dylan était loin d'avoir fait le tour de sa créativité. Ce que 1966 confirmera définitivement avec la sortie du double "Blonde on blonde". Si Al Kooper est toujours de l'aventure, exit Mike Bloomfield, retourné à des projets où sa personnalité pourra mieux s'exprimer, selon lui, que derrière l'ombre de plus en plus pregnante de Dylan. Curieusement, Kooper restera derrière son orgue, qu'il dompte de mieux en mieux, sans tenter de reprendre la place de guitariste laissée vacante par Bloomfield. Ce poste sera tenu par un nouveau venu, qui assurera aussi, au passage, une bonne partie des lignes de basse (et qui, accessoirement, se fera surtout connaître en tant qu'harmoniciste à partir des 70's derrière des pointures telles que Johnny Cash, Joan Baez, Paul Simon ou Elvis Presley), Charlie McCoy. Mais il ne sera pas seul puisqu'on pourra aussi noter, au milieu d'un panel de 4 ou 5 guitaristes, le nom d'un certain Robbie Robertson, membre du groupe du canadien Ronnie Hawkins, et qui,

quelques mois plus tard, débauchera tous ses petits camarades des Hawks pour accompagner Dylan sous le nom de the Band. "Blonde on blonde", s'il s'agit bien d'un double album ne compte pourtant "que" 14 chansons (à titre indicatif, chacun des 2 premiers albums de Dylan en comptait 13), c'est dire si Dylan n'a rien perdu de sa verve sémantique, de sa propension à écrire des textes de plus en plus longs, de son déluge verbal, qui obligent les morceaux à s'étirer encore et encore pour y loger tous ces mots qui coulent comme une source régénératrice, comme si Dylan avait viscéralement besoin de coucher toutes ces phrases, tous ces vers, sur papier puis sur bande et enfin sur disque. "Rainy day women # 12 & 35", "Visions of Johanna" (une chanson sur l'actrice et chanteuse allemande Nico, rencontrée lors de visites sporadiques à la Factory d'Andy Warhol, Iggy Pop lui consacra également sa "Johanna" sur l'album "Kill City"), "I want you", "Leopard-skin pill-box hat", "Just like a woman", "Most likely you go your way and I'll go mine", "Absolutely sweet Marie", "Sad eyed lady of the lowlands" (hommage cette fois à celle qui est devenue sa femme, Sara), autant de titres qui, là encore, sont devenus de véritables pierres angulaires de la discographie dylanienne. Ni la longueur des morceaux, ni, bien sûr, la longueur du disque (les double albums n'étaient pas encore si fréquents à l'époque), ne pâtissent de ces abondants fleuves verbaux continuant à explorer les méandres de l'âme humaine autant que les soubresauts d'une époque qui commence à se réveiller d'une apathie liée au boom économique de l'après-guerre. Comme il le chantait à peine 2 ans auparavant, de manière prémonitrice, les temps commencent à changer, et Dylan en est un témoin privilégié... Même si plus pour longtemps. En juillet 66, 2 mois après la sortie de "Blonde on blonde", Dylan est victime d'un grave accident de moto. Si grave que certains prétendent même qu'il lui fut fatal. Rumeur entretenue par le fait que le chanteur restera invisible pendant presque 18 mois. Cette période "d'inactivité", forcée au début, puis volontairement consentie, permettra à Dylan de s'auto-analyser en quelque sorte, et de réfléchir à son statut de "rock-star". Durant ces 18 mois il va définitivement mettre sur pied the Band, les anciens Hawks donc, avec lesquels il va longuement travailler en secret, dans la maison que le groupe occupe quelque part dans la campagne new-yorkaise, une maison appelée Big Pink. De ces mois de travail sortiront un album du Band, en 1968, "Music from the Big Pink", des chansons de Dylan et du Band qui feront le bonheur des bootleggers du monde entier pendant de nombreuses années, avant de sortir officiellement en 1975 sous le titre de "Basement tapes"... et le nouvel album de Dylan, en décembre 1967, "John Wesley Harding". Curieusement le Band n'est pas présent sur ce disque que Dylan ira enregistrer à Nashville, en formation réduite, toujours avec Charlie McCoy qui, cette fois, ne joue que de la basse, ainsi qu'avec le batteur Kenny Buttrey, lui aussi présent sur "Blonde on blonde", et, pour 2 titres, le joueur de steel-guitar Pete Drake, Dylan se réservant les autres instruments, guitare, harmonica et piano. A sa sortie ce disque contraste avec la flamboyance électrique des 3 précédents. On a ici un disque austère, presque ardu, sombre, et largement introspectif. On sent que Dylan a beaucoup réfléchi à sa condition de porte-parole, même à son corps défendant, d'une génération. Il semble vouloir s'affranchir de ce rôle qui ne lui a jamais convenu (voir à ce sujet les nombreuses interviews dans lesquelles Dylan répond quasi systématiquement à côté des questions abordant le sujet, "Don't look back", encore, en est un merveilleux exemple). John Wesley Harding était un bandit comme seul l'ouest américain fut capable d'en produire dans la seconde moitié du 19ème siècle (il revendiqua 42 morts à son palmarès, sans qu'il soit facile de faire la part des choses entre la vérité et la vantardise dans ce chiffre), et sera le premier de ces repris de justice pour lesquels Dylan prêchera une certaine condescendance tout au long de sa carrière (plus ou moins justifiée, mais après tout, Dylan non plus n'est pas infallible). Plus important, ce disque marque un penchant très net, nouveau dans sa musique, pour une certaine forme de country près de l'os, revêche, et assez éloignée des standards qui verront le genre devenir ni plus ni moins que de la variété fadasse à partir de la décennie suivante. En dépit de la difficulté, pour le grand public, à appréhender la rusticité de ce disque (qui annonce déjà le "Nashville skyline" de 1969), quelques-uns de ses titres connaîtront quand même un succès certain : "All along the watchtower" (surtout grâce à la reprise qu'en fera Hendrix), "Dear landlord", "I pity the poor immigrant", "I'll be your baby tonight". Avec cet album s'achève donc le cycle des productions mono de Dylan. Le suivant, "Nashville skyline", sera pressé en stéréo. En dépit de la qualité du travail abattu sur la réalisation de ce coffret, on regrettera juste que les rares titres de cette période sortis uniquement en singles (dont, quand même, "Mixed up confusion" ou "Positively 4th street") n'y aient pas été inclus. Certes il y en a au plus une demi-douzaine seulement, mais, malgré tout, un CD bonus avec ces morceaux n'aurait pas été superflu. Il faudra donc se contenter de les réécouter sur d'autres compilations. Ce qui, de toute façon, n'enlève rien à la pertinence de cette box-set.

Clint EASTWOOD : Singe cowboy favorites (CD, Ace - www.acerecords.com)

Ce n'est un mystère pour personne que Clint Eastwood, en plus d'être un acteur emblématique et un réalisateur talentueux, est également un fan de musique, surtout de jazz. On se souvient de son premier film en tant que réalisateur, "Play Misty for me" ("Un frisson dans la nuit"), où il joue le rôle d'un animateur radio spécialisé dans cette musique, ou encore de "Bird", son bio-pic consacré à Charlie Parker. Mais on sait moins que, épisodiquement, il fut aussi chanteur. Son premier essai dans cette discipline remonte à 1963, avec un 45t, puis un album, consacrés à quelques standards country. Ce sont ces 2 disques qui viennent d'être réédités par le label archivist anglais Ace. Depuis 1959 Clint Eastwood incarne le personnage de Rowdy Yates dans la série "Rawhide", et c'est pour capitaliser sur le succès de cette série que le label Cameo propose à Eastwood cette série d'enregistrements. L'acteur, qui a toujours affirmé qu'il n'avait jamais été tenté par le rock'n'roll, donne son accord, tout en imposant une vision très classique des standards qu'il va mettre en boîte. Pas question, par exemple, de rendre une version trop nashvillienne de cet album country. Du coup, du choix des titres, tous estampillés 30's ou 40's, aux arrangements, directement inspirés des cowboys chantants hollywoodiens, c'est à un véritable bond dans le temps qu'il convie les auditeurs de cet album. Chacun des 12 titres interprétés par Eastwood aurait fort bien pu se retrouver sur la bande-son de n'importe quel western hollywoodien classique, notamment grâce aux chœurs masculins qui viennent soutenir la voix fluide d'Eastwood. De même, pas question de titres exécutés trop rapidement, on est toujours dans le mid-tempo ici. Pour ce qui est du choix des morceaux, Eastwood s'est attaché à revisiter quelques classiques indémodables, dont, notamment, "Bouquet of roses" d'Eddy Arnold, "Along the Santa Fe trail" et "Mexicali rose" popularisés par Bing Crosby, ainsi d'ailleurs que "The last round up", remis récemment au goût du jour, dans la version de Gene Autry, par le film de Michael Mann, "Public enemies", l'histoire du gangster John Dillinger, incarné par Johnny Depp, où l'acteur interprète même le refrain de cette chanson lors d'une scène de fuite après le braquage d'une banque, mais c'est une autre histoire. On trouve encore le classique des Sons Of The Pioneers, "Tumbling tumbleweeds", le "San Antonio rose" de Bob Wills, ou bien le "Don't fence me in" de Cole Porter. En bonus, Ace a donc ajouté les 2 titres du 45t paru juste avant l'album, toujours en 1963 donc, dont un "Rowdy" écrit sur mesure pour Eastwood par Jesse Turner, et rappelant son rôle dans "Rawhide", claquements de fouet et sifflements à l'appui. Léger changement par rapport à l'album, les chœurs ne sont pas exclusivement masculins, mais mixtes. Au final cet album se laisse agréablement écouter, surtout grâce à ce parti-pris de classicisme qui ravira tous les amateurs de western. On est contents que la tentation nashvillienne n'ait pas prévalu avec son cortège de putasseries diverses. Avec ce disque Eastwood reste fidèle à une certaine idée de l'Amérique profonde, la même qu'il défendra, finalement, dans ses films ultérieurs. A noter que ce disque ne sera pas un coup sans lendemain puisque, entre autres, on réentendra Eastwood pousser la chansonnette en 1969 dans le western-comédie musicale "Paint your wagon" avec Lee Marvin, ou encore dans son propre "Honky tonk man" inspiré de la vie de Hank Williams. Sans parler de 2 autres disques country à succès, des duos cette fois, avec Merle Haggard ("Bar room buddies", entendu dans la BO de "Bronco Billy") et T. G. Sheppard ("Make my day", clin d'oeil à son personnage de Dirty Harry).

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triaagefm.fr>
Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



GUARAPITA : Porqueria (CD, Creative Commons/ Contre Choc/ General Strike/Maloka/La Distroy)

Guarapita affectionne les chiffres pairs. 2002, création du groupe, puis, chaque année paire depuis 2004, sortie d'un nouveau disque. "Porqueria" est donc le troisième album (y a eu un maxi en 2008 pour faire la jonction) d'un gang pour le moins atypique... puisque formé essentiellement du côté de Caracas, au Venezuela, par une poignée de jeunes gens installés là-bas histoire de vérifier qu'il existait autre chose que leurs banlieues d'origine. Depuis, tout ce petit monde est rentré au bercail (non sans s'offrir régulièrement de nouveaux séjours sur le sous-continent latino-américain) et s'applique à mettre en musique, entre autres, quelques-uns des souvenirs glanés dans les barrios comme dans les villages perdus au milieu d'un nulle part, parfumés de cocktails bon marché et agités de frémissements socio-politiques sans concession. Si, au départ, la musique de Guarapita évoluait entre punk-rock, ska et dub, aujourd'hui le punk militant a largement pris le dessus sur le reste, même si, de temps en temps, quelques arpeges latino viennent enjoliver une musique radicale et intègre ("Plaza Garibaldi"), même si un "Zapata" appuyé vient contredire une vérité loin d'être universelle, et même si "La Porte Saint Martin" exhale de délicieuses effluves jazzy. Entre "Politiqueria" (contraction de "politica" et de "porqueria" en version latine d'une "porcherie" toute bérurière bien qu'il ne s'agisse nullement d'une reprise du dit morceau) et une "Far far west line" fluctuante et mouvante comme une danseuse en transe, peu importe qu'on n'ait "toujours pas de nouvelles de "Caracas"" ni rien à cacher ("Nothing to hide" et son succédané "Really nothing to hide" comme un leit-motiv à destination de tous les services d'immigration de la planète). Et comme il n'y a pas que la guarapita (cocktail à base de rhum et de fruit de la passion) dans la vie, un shot de "Gunblast vodka" viendra agréablement vous fouetter l'intellect au cas où vous n'auriez pas compris que vous ne pourrez jamais compter sur personne pour vous assumer pleinement. Enfin n'omettez pas de glisser la galette dans votre ordi domestique afin d'y goûter le clip tourné sur "Caracas", le morceau aux réminiscences skatoïdes les plus prononcées de tout l'album. Ca fait du bien parfois de mettre des images sur le son.



TOUJOURS PAS DE NOUVELLES DE BETELGEUSE

HOLD ON (CD, DZ City Rockers)

Décidément, les bretons, en général, n'en finissent pas de nous étonner par le dynamisme de leurs scènes musicales. Et quand on vit dans une région largement sinistrée (voire napalmée, pour ne pas dire vitrifiée) en la matière, ça ne peut que nous faire regretter de ne pas être né du bon côté de la Vilaine. Heureusement, l'évolution en matière de communications fait qu'on peut rester informé quasiment en temps réel de ce qui se passe au pays des korrigans (cherchez pas, je viens de rencontrer l'écrivain Pierre Dubois, expert en féerie, du coup j'ai tendance à voir du Petit Peuple un peu partout ces temps-ci). Sur Rennes, le label Mass Productions fait, depuis une petite dizaine d'années maintenant, oeuvre de vulgarisation avec ses compils Breizh Disorder, aujourd'hui c'est une ville comme Douarnenez qui nous présente quelques-uns de ses enfants du rock. Ouais, une compil à l'échelle d'une ville seulement... avouez qu'il y a de quoi être envieux. D'autant que le bazar n'a rien du fourre-tout trop largement répandu dans le genre, où le rappeur inculte côtoie la clone de Céline Dion, où le rocker esseulé se coltine avec le groupe de baloche-reprises du pub d'à côté, où les hardeux sans imagination fraient avec les poppeux propres sur eux. Ici ce n'est que de rock, tendance lourde, puissant, échevelé et vitupérent, que l'on cause. Rien à jeter là-dedans, même si vous n'êtes pas forcément un adepte forcené de tous les styles. Personnellement, je ne connaissais que 3 des 14 groupes présents, à savoir Billy Bullock & the Broken Teeth (grâce à leurs 2 albums sur Beast et TurboRock), du rock'n'roll juteux et fortement ionisé, Speedball (grâce à leur album sur Craze Records, voir ci-contre), du hardcore à roulettes turbocompressé, et Taxi Brousse, du punky-reggae survitaminé. Le reste fut donc une agréable ballade-découverte au pays douarneniste, avec quelques révélations comme the Octopus, du rock'n'roll velu, It Was Coco, du power-garage largement houblonné, Action Fire Wednesday, du rock'n'roll body-buildé au nitro-méthane, Le Pêril Jeune, du hardcore-punk en devenir, Till The End, du méchant métal-core en fusion, Hillbillies & the Toothpicks (la palme du meilleur nom de groupe), du punk'n'roll greasy et volontaire, Electric Bad Monkeys, de la guitare qui avoine, de la mélodie qui crapahute, du rythme qui bastonne, the Mockingbirds, du riot-grrrlz glamooureusement nerveux (et un titre, "Runaway", qui aurait pu être écrit par... les Runaways, sans rire... bien vu), ou Gamma GT, du street-punk'n'roll entre savate, pugilat et canne française, classieux quoi... Bref, y a pas à tortiller, Douarnenez peut être fière de ses petits punk-rockers. Etre élevé au chouchou, ça vous désinhibe l'influx nerveux.

MUTE : The raven (CD, Craze Records/Feuzeul Records/Fond Of Life/Kickass Records/Shattered Thoughts Records)

SPEEDBALL : Three seconds (CD, Don't Trust The Hype/Oni Red Chords/Craze Records)

On n'avait guère entendu parler des québécois de Mute jusqu'à présent, le groupe s'étant surtout activé à asseoir sa réputation dans son pays d'origine. En conséquence, ses 2 premiers albums n'ont pas connu de distribution par chez nous. Un vide comblé avec le troisième, "The raven", puisqu'en 2009 le groupe est venu tourner de ce côté-ci de l'Atlantique et qu'il aurait été impensable que le disque n'y soit pas disponible. Il lui aura certes fallu 2 ans de plus pour tomber dans la boîte aux lettres de la "442ème Rue", mais mieux vaut tard que jamais. Avec ses 10 ans d'expérience (au moment de l'enregistrement du disque), Mute pratique un punk-rock mélodique parfaitement en phase avec le son dominant en Amérique du Nord ces dernières années. Et même si leurs idoles à eux sont plutôt suédoises, en l'occurrence les Satanic Surfers que Mute ne se prive pas de citer dès qu'il en a l'occasion. Et force est de constater que les québécois ne sont pas manchots dans l'art d'aligner les accords expéditifs, avec une aisance qui frise même l'insolence tant chez eux tout paraît facile. On n'ose imaginer les milliers d'heures passées à répéter encore et encore pour en arriver là. Au moins cela paie-t-il... Un disque qui fuse tel un bouquet final de feu d'artifice (ce qu'on ne lui souhaite pas d'être, final), aussi coloré, aussi tonitruant, aussi fulgurant.

Et puisqu'on est dans les chroniques tardives, restons-y avec les bretons de Speedball (voir la compil "Hold on" à côté), et leur mini-album "Three seconds". Publicité légèrement mensongère d'ailleurs les gars, parce que j'ai compté, et votre disque, même s'il est plutôt sprinter que marathonien, fait quand même largement plus de 3 secondes. Et c'est heureux, parce que les 20 minutes du truc ne sont pas de trop pour s'imprégner d'un hardcore détonnant et appuyé, qui vous épingle au fond de votre fauteuil tel le lépidoptère moyen dans la vitrine de l'entomologiste. C'est peu dire qu'il ne va pas être facile de s'en échapper. Ceci étant, loin de vous assommer, les 7 titres de cet album auraient plutôt tendance à vous filer une dose déraisonnable d'électrochocs, au point que vous aurez du mal à vous endormir pendant les quelques prochaines années si vous n'y prenez garde et que vous vous l'enquillez en boucle jusqu'à réception de la plainte pour tapage diurne et nocturne que ne manqueront pas de vous adresser vos voisins hermétiques à la déflagration sonore. L'accoutumance pourrait être fatale. Le groupe ne s'appelle pas Speedball pour rien.

The BONES : Berlin burnout (CD, Century Media Records - www.centurymedia.com)

Dans la grande tradition des groupes suédois adeptes d'un rock'n'roll puissant et fortement charpenté, les Bones sont loin d'être les derniers de la classe. A preuve leurs multiples tournées à travers l'Europe au fil des années, avec notamment, comme la plupart de leurs compatriotes, une nette prédilection pour l'Allemagne. Enfoirés d'allemands qui sont capables de proposer 15 dates dans leur pays à n'importe quel groupe de passage quand nous, pitoyables français, ne les accueillons, au mieux, que pour 1 ou 2 concerts confidentiels. C'est là qu'on voit les méfaits de notre putain d'exception culturelle. Bref, tout ça pour dire que le nouvel album des Bones, leur cinquième vrai long play, est un live, enregistré dans l'un des meilleurs clubs berlinois (et la capitale allemande n'en manque pas), le SO36. Un live plein de bruit, de fureur, de bière, un live toutes guitares dehors dans une salle qu'on imagine aisément surchauffée, bondée, et rapidement transformée en annexe bouillonnante et délocalisée des saunas familiaux des scandinaves, les décibels en plus, le naturisme en moins... encore que, je pense que plus d'un a dû se retrouver torse poil dans ce maelström de corps pogotant comme si la fin du monde était pour demain... Quoique, non, la fin du monde, ça devait plutôt être ce soir de concert apocalyptique, avec des Bones survoltés, affamés et le couteau entre les dents. En même temps, avec leurs gueules de tueurs en série, difficile de ne pas les voir en véritables pirates rock'n'roll se lançant à l'abordage d'un club qui a déjà pourtant souvent subi les exactions d'un gang réputé pour ne pas faire de quartiers, ni de prisonniers. Les Bones, c'est pas compliqué, c'est tout à fond pendant une heure et demie après un départ façon top fuel dopé au speedball hydrogène/oxygène (en attendant le trinitramide ?), et tout ça sans débanger une seule seconde (c'est leurs copines qui doivent être contentes). Les 19 titres de ce live sont tous, sans exception, extraits des 4 premiers albums du groupe, à l'exclusion des EP et des 10", ce qui, du coup, en fait également un quasi best of, même si le CD ne propose pas l'intégralité du concert (pas assez de place, ou il aurait fallu faire un double, pour la totale il vous faudra acquérir le DVD), voire une bonne façon de découvrir les Bones au cas où vous auriez quelques lacunes dans votre généalogie des groupes suédois à fort indice d'octane. D'autant que le son est d'une redoutable efficacité, rendant excellemment toute la puissance sonore d'un des meilleurs gangs actuels, sans forfanterie aucune. Berlin's burning !

MR BONZ : Wreck on the highway (CD, Bamboo Records)

Après avoir forgé son style au sein du groupe surf les Wangs, Mr Bonz, aujourd'hui installé à Rennes, a décidé de voler de ses propres ailes avec ce projet en one man band. Et le bonhomme est productif. J'ai pas forcément tout suivi au jour le jour, mais, comme ça, à la louche, ce "Wreck on the highway !" doit être, au minimum, son troisième album, ce qui dénote d'une belle constance dans l'effort. Mr Bonz est un one man band tendance garage-punk-rockabilly, histoire de varier les plaisirs, ce qu'il démontre une nouvelle fois sur les 12 titres de ce disque, qui démarre façon hot rod par un "Just rocking" qui annonce d'entrée la mayonnaise. Un run qui se poursuit, notamment, sur "Bonz, stomp and jump", avant de faire dans la romance de campus millésimée ("Oo oo wee baby"), autant que dans l'explicite ("I'm a one man band"). Entre temps, Mr Bonz nous aura avoué quelques turpitudes bien rock'n'roll : "Shake my soul", "Comanche" (le reprise de Link Wray), "She's my girl" (un hymne affolant), "Ramblin' punk" (pour dépasser le simple cliché rockabilly, tout en hickups et borborygmes), "Red hot" (le classique de Billy "the kid" Emerson, que tout le monde, certes, a repris, mais qu'il ne fait jamais de mal de se réinjecter dans son moi profond). Finalement, le rockabilly de Mr Bonz reste d'une fraîcheur revigorante, avec ses rythmes appuyés et ses accords accrocheurs. On sent qu'il prend plaisir à nous entretenir de sa passion pour des 50's idéalisées, ce qui ne peut que nous faire adhérer à sa vision du truc, ni passéiste coincé, ni moderniste outrancier, juste intemporellement suspendu entre 2 replis de l'espace, bien au chaud.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

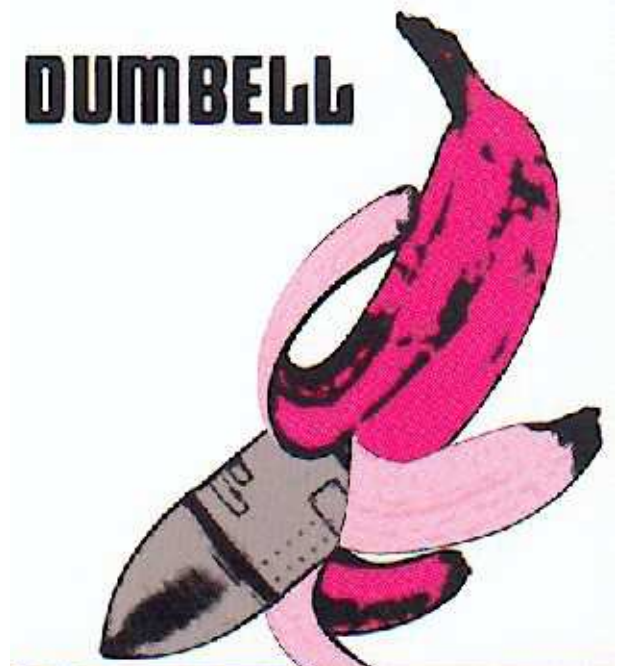
ASHTONES/ASPHALT TUAREGS : Savage salvation split (Split LP, Turborock Records - www.turborock.com)

The REBEL ASSHOLES/DUMBELL (Split CD, Productions Impossible Records/No Solution Records)

Ironie du sort, le split LP Ashtones/Asphalt Tuaregs paraît quelques jours à peine après la mort de Francis Collet, guitariste du groupe nordiste, tué d'une balle "perdue" dans la tête, tirée par un chasseur, alors que le groupe revenait d'une tournée dans le sud de la France. Faut se faire une raison, non contents d'être de fieffés viandards, ces enclulés de chasseurs peuvent aussi tuer en toute impunité (le tireur a évidemment été remis en liberté) au nom d'un loisir gerbant et pour le moins nauséabond. Mais bon, ressasser nos colères ne servant pas non plus forcément à grand-chose dans ce monde dominé par la crétinerie, penchons-nous plutôt sur ce disque, encore le meilleur moyen d'avoir une pensée pour Francis. Ce sont donc les Ashtones qui occupent la face A de ce superbe 25cm, en vinyl rose SVP. Des Ashtones fidèles à leur image de défenseurs intransigeants d'un rock'n'roll furieusement énergique, un vrai rock'n'roll à guitares, suivant en cela un axe Detroit/Melbourne incontournable (avec un léger détour par la Scandinavie via leur reprise du "Monkey on yer back" de Turbonegro) pour quiconque vénère à la fois les Stooges (leur nom de groupe n'est pas dû au hasard) et Radio Birdman. Les Ashtones font du rock'n'roll comme d'autres se lancent à corps perdu dans la navigation hauturière ou la marche dans le désert, avec la même détermination sans faille et la même volonté d'en découdre avec des éléments nous étant a priori indomptables. De l'autre côté du disque, les normands d'Asphalt Tuaregs avec, là aussi, 5 titres dans la droite ligne de leurs 2 albums autoproduits précédents, à savoir un rock'n'roll punky, catchy et raunchy, du genre à vous décapier les murs du local de répétition, à vous aplanir un remblai d'autoroute, à vous abraser un coeur de réacteur nucléaire, à vous percer le blindage au titane d'un Fichtel Bauche, à vous arrêter un Panzer en pleine course. Après ça vous ne regarderez plus jamais une guitare de la même manière.

Et puis, un split pouvant en cacher un autre, saluons celui accouplant les français de Rebel Assholes avec les allemands de Dumbell, 4 titres chacun pour se présenter à nos suffrages. Du côté des Rebel Assholes c'est de punk-rock dont il s'agit, franc du collier, direct dans ta face, sans détours ni manières, sans arrière-pensées non plus. Les titres sont courts et pêchus, mélodiquement insalubres, et électriquement infréquentables, donc forcément écoutables, et sans modération. Dumbell (avec Paul Grace Smith, ex Shotgun Rationale) nous refait le coup du garage-punk goguenard, flambé, amoral et légèrement délinquant sur les bords du rasoir. Du genre à vous attendre dans une ruelle sombre, vous suriner la poche portefeuille, et vous délester de votre surplus de liquidités. Ceci étant, ils ne volent que les riches, donc on n'a rien à craindre. A noter le bel effort graphique de ce split album, puisque la pochette, tête-bêche, nous propose, côté Rebel Assholes, un détournement de celle du premier album des Ramones, et côté Dumbell, une réinterprétation de celle du premier effort du Velvet Underground. J'aime assez ce type de clin d'oeil.

DUMBELL



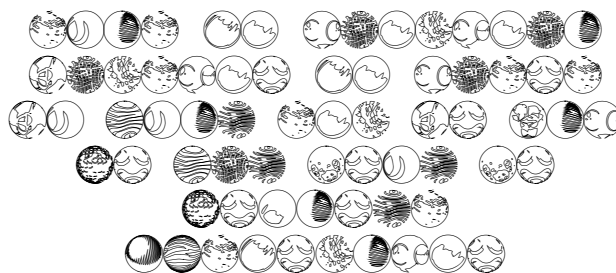
La SOURIS DEGLINGUEE : Secret place (LP+CD, Be Fast !!!/Tout A Fond)

Les VIERGES : En concert... et en quelque sorte (2EP+CD, Be Fast !!!/Tout A Fond)

Le label montpelliérain Be Fast !!! continue son oeuvre de salut public rock'n'rollesque avec une nouvelle paire de disques aussi indispensables que nécessaires à la bonne compréhension de la chose électrique en faisant le lien entre les années 80 et aujourd'hui. Parce qu'il faut bien vous dire, au cas où vous auriez loupé quelques épisodes de la grande saga du rock made in chez nous, que les 2 gangs bénéficiant des largesses discographiques de Be Fast !!! ne sont plus des perdreaux de l'année depuis bien longtemps. Et que la Souris Déglinguée n'ait jamais raccroché le médiateur depuis plus de 30 ans maintenant, ou que les Vierges se rappellent à notre bon souvenir après 1 décennie et demi de mise en sommeil ne change rien à l'affaire, ces 2 sorties prouvent bel et bien que le rock'n'roll n'est toujours pas mort, n'en déplaise à quelques "décideurs" aussi grabataires que guère avisés dans leur jugements péremptores et impayables. Et que ces 2 disques soient des enregistrements live n'en est que plus emblématique de la volonté farouche d'une poignée d'activistes de faire en sorte que le rock'n'roll continue à vivre, à bouger, et à grogner là où il est le plus à son aise, sur scène.

Or donc la Souris Déglinguée fut captée in vivo le 25 avril 2009 à la Secret Place de la capitale de l'Hérault, au cours de ce qui fut leur neuvième concert dans cette bonne ville depuis 1983 (non, je n'ai aucun mérite, je n'étais pas présent lors de tous ces concerts, c'est juste qu'ils sont listés sur la pochette du disque). 17 titres sur le vinyl, et 24 (soit, j'imagine, la totalité du set) sur le CD, voilà de quoi se pencher à nouveau sur les premiers efforts, les plus punks, de la Souris, car l'essentiel des morceaux joués ce soir là date des années 80, celles de la formation et de la jeunesse rebelle. Ce qui, je dois le confesser, m'arrange bien, moi qui ne suis guère fan des aventures asiatiques de la bande à Tai-Luc à partir des années 90. Du coup, redécouvrir ces versions de "Jaurès à Stalingrad", "Nouvelle aube", "Beaucoup de libertés", "Jeunes seigneurs", "Putain de zone", "Yasmina", "Weekend sauvage", "Salut les copains" (et son faux medley introductif) et autres "Sortie de garage" capturées en version sudoripare et mixées au plus près de la boîte crânienne ne peut que me convaincre de retourner voir la Souris en concert dès que l'occasion se présentera (la dernière fois doit bien remonter à une petite vingtaine d'années, c'est dire). La formule ultra minimaliste de la Souris Déglinguée (guitare-basse-batterie-saxo, avec les fidèles Rikko et Muzo, sans oublier Cambouis qui a rejoint le gang après le premier split de Parabellum) fait merveille sur ce punk rock'n'roll gouleyant, toujours en équilibre entre rockabilly primal (reprise séminale du "I don't care if tomorrow never comes" de Hank Williams) et oi primitive (c'est à dire sans les tics outrés qui apparaîtront dans la mouvance punk's not dead). Ce disque nous rappelle juste que la Souris, finalement, était un vrai groupe de rock'n'roll plus qu'un véritable groupe punk, ce qu'on savait depuis le premier album, et encore plus avec "Une cause à rallier" ou "Aujourd'hui et demain". Notons enfin la très belle pochette ouvrante, tout en noir et blanc, comme le premier album, et ses superbes photos retravaillées à la tablette graphique afin de leur donner un côté punk emblématique d'une génération certes vieillissante mais qui n'en a pas oublié pour autant ses rêves de jeunesse. Et la Souris nous aide, à sa manière, à ne pas les renier. Pour les Vierges, l'histoire fut plus cahotique. Des mid 80's aux mid 90's le groupe trimbala une folie rock'n'roll où l'extrémisme musical ne le disputait qu'à l'insanité scénique, notamment celle d'un chanteur "bigger than life", Koza K. Korch, qui payait vraiment de sa personne lors de performances où le sexe SM s'acquiesçait avec un rock'n'roll maladié et fiévreux, à la limite d'un psychobilly hanté et malsain qui fit d'ailleurs dresser un lobe d'oreille (pas plus, hélas !) à un P.Paul Fenech sûrement plus enclin à voir d'où pouvait bien venir la concurrence qu'à copiner avec ces froggies décidément trop turbulents, même pour lui. Bref, après une poignée de 45t et un seul et unique album (sur lequel officiait un certain Cambouis, Sammy Surfer, le batteur d'origine, ayant rejoint à cette époque les Naufragés), les Vierges disparurent de notre imaginaire embrumé par le sexe, la drogue et le rock'n'roll. Jusqu'à ce jour de 2008 où le groupe (et quasiment tous ses membres originaux) décidèrent de remonter une seule et dernière fois sur scène, histoire probablement de faire mentir quelques prédictions astrologiques trop approximatives. C'était le 12 avril 2008, et, bien sûr, pour l'évènement, les magnétos tournaient au pied de la console, ce qui nous vaut aujourd'hui de pouvoir écouter quelques bribes d'un concert qui, s'il s'avère moins cahotique et moins déjanté qu'à la "grande" époque (j'en ai quelques-uns encore en mémoire), n'en

révèle pas moins un groupe plus mûr et plus apte à dérouler un rock'n'roll à la fois déférent (reprise impeccable du "Folsom prison blues" de Johnny Cash) et d'une densité toute méridionale. Faut dire que, avec 7 musiciens sur scène, les Vierges se sont vite retrouvés avec une palanquée de chanteurs plus ou moins occasionnels (5), une pleine brochette de guitaristes se tirant la bourre (4), et même une paire de bassistes ronronnant de plaisir. Forcément, avec tout ça, difficile de se la jouer petit bras et économe de ses riffs péremptores. On a donc droit à une dizaine de titres (7 sur le double EP) abrasifs et qui sentent le soufre comme une boum chez Lucifer. 10 titres complétés par 2 morceaux studio enregistrés en 2010 (également présents sur les vinyls) et qui nous rappellent les belles heures de "Guitares... et petites pépées" (l'album de 94), avec en invités de luxe le voisin Pascal Comelade (il était déjà du EP "Détresse" en 87) et le sus-mentionné Cambouis (Sammy Surfer ayant retrouvé sa place derrière les fûts pour cette reformation). Et comme toujours chez Be Fast !!! le design de ce double EP gatefold est absolument superbe, avec notamment les illustrations de Monkey Z qu'on retrouve un peu partout, de la pochette aux étiquettes centrales des EP. Et si ces 2 coups "uniques" ne le restaient pas, et si les Vierges nous revenaient un de ces jours, pour quelques nouveaux épisodes d'une aventure, certes en pointillés, mais toujours passionnante ? Ca aurait toujours de la gueule, pour sûr.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **JOEY SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **NIKKI SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **JOHAN ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **THE DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **JOEY SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **THE FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **LES MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **THE FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc

**MIGHTY WORMS STRIKE ! Volume 4 (CD, Mighty Worm)
LE C(R)ADEAU DE LA BERUSE (LP, Folklore De La Zone
Mondiale)**

La reprise reste un exercice de style toujours fort prisé, que ce soit pour le simple plaisir ou pour soutenir une cause. On a ici les 2 versions.

Chez Mighty Worm, label franc-comtois qui commence à avoir un catalogue fort conséquent, on en est au quatrième volume de la série de compilations "Mighty Worms strike !", et celui-ci nous propose un format inédit grâce aux 6 groupes au programme. Notons d'abord que les groupes en question gravitent tous plus ou moins dans la galaxie Mighty Worm, ou dans celle des Productions de l'Impossible, autre label du pays du morbier, qui se charge de la distribution de la chose, à savoir les Flying Donuts (hardcore vosgien qu'on ne présente plus), Hellbats (qui a lentement dérivé d'un psychobilly zombifié vers un heavy rock'n'roll charnu), les Rebel Assholes (heavy-punk iconoclaste), Jack & the Bearded Fishermen (stoner métal bisontin), les Irradiates (surf rock'n'roll légal, avec 2 ex Hawaii Samurai) et Texas Mongols (country punk dégénéré et mentalement irrécupérable). Sur la première partie de cette compil (et donc sur la face A de la version vinyl) chacun y va d'un original, inédit de surcroît, histoire de poser les bases du bazar, et de montrer au monde de quoi chacun est capable. Ce qui nous vaut quelques copieuses décharges furieusement extatiques : "Raise my left hand black" (Hellbats, allez voir le clip de ce titre sur leur site), "Cash" (Irradiates), ou "Alabama jubilee" (Texas Mongols). En deuxième partie de soirée (et donc sur la face B si vous avez bien tout suivi), on assiste à un brelan de duels pas piqués des vers. Ainsi, si les Hellbats et Jack & the Bearded Fishermen se reprennent les uns les autres, on se dit que ça se tient. Jack et ses Pêcheurs Barbudos reprenant le "Heavy rockers" des Chauve-souris de l'Enfer, c'est aussi évident que ces derniers reprenant le "Well done black wolves" des premiers. On reste dans un trip métal et rock'n'roll avec supplément de cojones qui suinte de testostérone et de phéromones hautement suggestives et orgasmiquement addictives. En revanche, les 2 autres associations relèvent plus d'un vrai challenge, de véritables rôles de composition. Du coup, si les Texas Mongols nous offrent une relecture façon country plouc du "What the hell" des Rebel Assholes, ces derniers punkifient sans plus de manière le "SOS liquor" des hillbillies bisontins, rendant le double exercice plus que plaisant, limite parodique, dans le bon sens du terme. Quant aux Irradiates, ils se glissent subrepticement dans les ornières tracées par les Flying Donuts pour faire du "Daily grind" des vosgiens un vrai hommage hardcore'n'roll, bien loin donc de leurs exactions rock'n'roll habituelles. Les Beignets Volants eux, n'osant pas marcher sur les plate-bandes des Irradiés, atomisant à grandes giclées électriquement nucléaires un "Black tiki procession" qui n'en demandait pas tant. Que vont donc inventer les gens de Mighty Worm pour le prochain volume ?

Pour Folklore De La Zone Mondiale, et, conséquemment, les ex Bérurier Noir, "Le c(r)adeau de la béruse" est avant tout l'occasion, hélas ! de rendre hommage à Philippe Reniche, compagnon de route de la première heure de la raïa bérurière, qui est mort assassiné en 2007 par un duo d'abrutis congénitaux qui se sont acharnés sur lui, gratuitement, sans raison, mais avec une violence et une débilite qu'on ne croit voir, habituellement, qu'au cinéma. Malheureusement, la réalité dépasse aussi parfois la fiction. Philippe Reniche en a fait les frais, et Bérurier Noir a donc décidé de sortir cette compil pour venir en aide, autant que faire se peut, à sa famille. Aussi trivial que cela puisse être, il s'agit malgré tout d'un disque, à prendre aussi comme tel, avec ses 10 reprises bérurières. De La Réplik ("Petit agité") à L'Air 2 Familles, soit un crossover de circonstance entre les Ogres De Barback et les Hurllements D'Léo ("Salut à toi", qui sont aussi les quelques mots gravés sur la stèle élevée par ses amis à l'endroit où Philippe est mort), en passant par La Raïa ("Dans un jardin", un titre de BxN resté inédit jusqu'à ce jour), le collectif hip-hop Cellule X (exceptionnellement plus punk que rap pour "Noir les horreurs"), Junior Cony (évidemment, pour une version dub de "La pluie"), la chorale de rue Le Cri Du Peuple ("Descendons dans la rue"), Ethnopaire ("Ainsi squattent-ils") ou les Betteraves ("Pavillon 36", en acoustique et en colère non retenue), chacun y va de sa vision de l'oeuvre bérurière, tout en ravivant l'esprit collectif autant que militant du groupe. Au-delà de la tristesse générée par un fait divers glauque et sordide, nul doute que ce disque n'aurait pas déplu à Philippe Reniche. Il ne l'écouterait malheureusement jamais, nous si.

**ROCKERS KULTURE - The french rockabilly scene #2 (CD,
Rock Paradise Records)**

A peine 1 an après la sortie du premier volume de "Rockers Kulture", Tony Marlow, maître d'oeuvre, et Patrick Renassia, de la boutique et label Rock Paradise, enfoncent le clou avec le n° 2 d'une série de compilations qu'on espère fournie et récurrente. Et pour preuve de la vitalité de cette scène rockabilly française, il nous suffira de préciser que, en sus des 25 groupes présents sur l'opus précédent, on en a 25 nouveaux ici (sans doublon), ce qui fait déjà un bel échantillon de ce que la culture rockabilly et gros cube (indissociable) peut nous proposer pour animer nos samedis soirs raunchy et greasy. Sous un artwork délicieusement rétro, où planent les ombres tutélaires de Gene Vincent, d'Eddie Cochran et de Marlon Brando, chacun des 25 gangs y va de sa vision d'un rockabilly bien loin d'être à l'agonie. Difficile de parler de tous, que les absents me pardonnent, ils n'en démeritent pas pour autant. A brûle-pourpoint je retiendrai les Megatons, avec Charly (vocaliste des Four Slicks), et leur reprise du "Catalina push" des Catalinas, décapant, Nashville Cats, dans une cover du "Bring it back again" des Stray Cats, Las Vargas, au charme hispanique propre à nous échauffer les sens, Jezebel Rock, dont on apprécie le retour, avec un Jean-Jacques Moncet plus Buddy Holly que jamais grâce à sa reprise de "Modern Don Juan", Washington Dead Cats reprenant "Crazy when I hear that beat" des Deadbeats (le groupe de Neil Down, aujourd'hui dans Girls On Top, excellent choix indeed), Pete and the Starphonics puisant chez Johnny Cash un "Home of the blues" ouvrant d'autres perspectives à une musique qui doit beaucoup à celle des anciens esclaves noirs américains, les solides Jim and the Beams s'appropriant le "Jumpin' jive" du non moins inamovible Crazy Cavan, Flea Brain Trio se ressourçant au "Long black shiny car" de Mike Page, un voyage au coeur des Appalaches et au croisement de la country et du rockabilly, les indéfectibles Hot Chickens, toujours aussi affûtés, et désormais rejoints par Christophe Gillet, ex guitariste de Kingsize, Cattle Call et une version western swing dépouillée et affriolante de "Gotta lotta rhythm in my soul" de Harry Carter, Flaming Combo dépoussiérant le "Tally ho" de Ernie Nowlin and the Blue Shadow Boys, Hot Rhythm And Booze se frottant au classique "Shortnin' Bread", le duo minimaliste Black Cat Joe and Miss Corrina (one man band + contrebassine) pour un "Joe's boogie" qui colle aux bottes, les Teen Kats dans une reprise du "Pink & Black" de Sonny Fisher datant fort probablement de leur période "Big Beat", les Hot Strings et une incursion vers le blues et le boogie via le "Ride & roll" de Sonny Terry & Brownie McGhee, Franck Daymon, qui est allé rechercher une pépite, le "Down the line" enregistré par Buddy (Holly) & Bob (Montgomery) en 1955, avant que le kid de Lubbock ne vole de ses propres ailes, les Red Cabs (avec Didier Bourlon, ex Hot Chickens) décalaminant le classique "Old black Joe", ou enfin Graziella (oui, la Graziella Demichele du "Pull over blanc" !?!), accompagnée par Tony Marlow Guitar Party pour un "I fought the law" (Sonny Curtis) somme toute fort honnête (si je puis dire compte tenu du sujet de la chanson).



Jim DANDY & Joey SKIDMORE : Live in K.C. 10/29/10 (CD demo)

OK ! Vous ne trouverez pas cet enregistrement dans le commerce puisqu'il ne s'agit que de la captation d'un concert donné récemment par notre vieil ami Joey Skidmore dans sa bonne ville de Kansas City, et qu'il m'a, comme c'est souvent le cas, envoyé juste pour le plaisir et pour compléter ma collection de pirates du bonhomme. Faut dire que ça fait pas loin de 25 ans qu'on se connaît, une paille. Ce concert a ceci de particulier que, pour l'occasion, Joey Skidmore a invité un vieux cheval de retour à chanter avec son Joey Skidmore Band, un type du nom de Jim Dandy, qui est, depuis 1969, le vocaliste en chef du groupe Black Oak Arkansas. De son vrai nom James Mangrum (né à Black Oak, dans l'Arkansas, d'où le nom du groupe), il s'est inspiré d'une chanson de LaVern Baker en 1957, "Jim Dandy to the rescue", pour trouver son patronyme scénique. Black Oak Arkansas reprendra d'ailleurs le morceau en 1973 sur ce qui reste à ce jour l'album le plus populaire du groupe, "High on the hog", et, de manière assez évidente, c'est aussi le premier morceau qu'interprète Dandy sur cet enregistrement live, après 2 titres de Joey Skidmore en "solo", une reprise de "Heart full of soul" des Yardbirds, et son propre "Butt steak", un titre datant de la fin des 80's et qui fait toujours son bonheur sur scène ainsi que celui d'une poignée de programmeurs radio aux USA (dont le célèbre Doctor Demento à Los Angeles), notamment en raison de son sujet délicieusement scabreux (butt en américain désignant la partie la plus charnue de l'anatomie féminine). Accompagnés des fidèles Cory Corbino (basse) et Gary Paredes (guitare), Dandy et Skidmore s'amuse à revisiter quelques classiques de Black Oak Arkansas en même temps que quelques blueseries bien senties, la fête se terminant par un "Sympathy for the devil" idoine. Adepte d'un southern rock irrigué au bourbon et gratiné au gumbo, Black Oak Arkansas a toujours navigué dans des eaux plus ou moins troubles, et pas seulement musicalement, puisque Jim Dandy et quelques-uns des membres de son premier groupe, the Knowbody Else, se sont même vus infliger, en 1966, une peine de 25 ans de prison pour s'être équipés en amplis dans une école voisine. Ils n'ont jamais purgé cette peine, mais quand même, ça vous façonne son rebelle. La marque de fabrique de Jim Dandy est une voix rauque, profonde, grasse et rugueuse, qui monte directement des tripes, et qui n'est pas sans rappeler celle de Captain Beefheart par exemple (RIP), une voix parfaite pour chanter une musique elle aussi issue des profondeurs d'une terre imprégnée de sang, de sueur et de larmes, cette terre du sud qui a imprégné à jamais une bonne dizaine de générations d'esclaves et de paysans pauvres dont le seul but était tout bonnement de survivre. Black Oak Arkansas fut, dans les 70's, l'un des groupes préférés de Joey Skidmore, proximité géographique aidant (Joey a grandi à Springfield, Missouri, dans les montagnes Ozark qui servent justement de frontière naturelle avec l'Arkansas), et proximité musicale itou, puisque l'on peut, parfois, entendre quelques réminiscences southern dans sa musique profondément américaine. Joey qui retrouva Jim Dandy l'an dernier à l'occasion du tournage de son premier film, "Legend of the shoe man" (voir chronique du DVD dans le n°88), dans lequel le blond chanteur apparaît une paire de fois, jouant son propre rôle. La boucle est donc bouclée avec ce concert, certes court (40 minutes, y compris les monologues de Dandy, et le bonhomme est volubile), mais bourré d'un feeling boogie à faire pâlir de jalousie tous les Lynyrd Skynyrd, Molly Hatchet et 38 Special du sud profond.

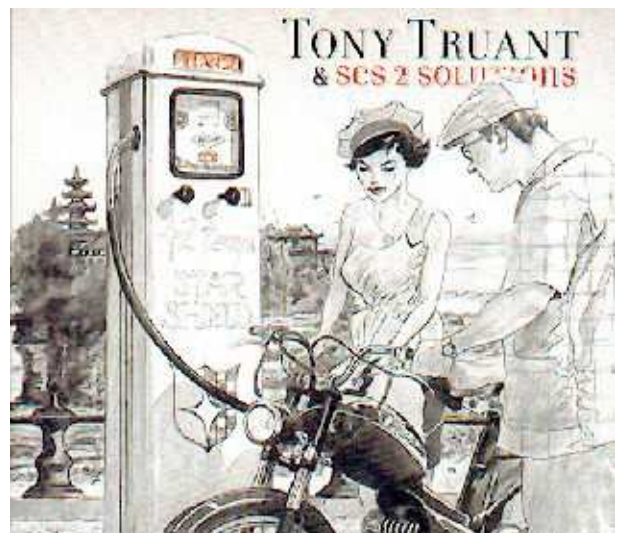
CHARLELIE : Fort rêveur (CD, Flying Boat)

Tony TRUANT & ses 2 SOLUTIONS : Mélange (CD, Nova Express Records - www.novaexpressrecords.com)

A priori on ne trouverait guère de points communs entre Charlélie (ex Couture) et Tony Truant, et on aurait raison... au premier abord, parce que, si l'on creuse un peu l'oeuvre de ces 2 originaux, on s'aperçoit que, quelque part, leur iconoclastie n'est finalement pas si éloignée que ça l'une de l'autre.

Chez Charlélie on connaît depuis longtemps sa propension à écrire des "Poèmes rock" (selon le titre de son album révélation de 1981, déjà) au ton tour à tour sarcastique, intimiste, surréaliste, expressionniste, et autres substantifs en iste qui vous passeraient par la tête selon votre humeur. Musicalement, si ses premiers efforts relevaient d'une volonté de marier "chanson française" et "rock anglo-saxon", force est de constater que, ces quelques 20 dernières années, ses tendances penchant un peu trop du côté de l'électro m'avaient fortement perturbé, voire rebuté, au point que j'avais depuis longtemps cessé de m'intéresser à quelqu'un qui

m'avait pourtant séduit à ses débuts. C'est comme ça, tout le monde n'évolue pas dans la même direction en même temps. Et puis voilà que paraît ce nouvel album, "Fort rêveur", qu'une opportunité fortuite me fait acquérir via Kpun, l'un de mes acolytes au sein de la "442ème Rue", surtout d'ailleurs parce que l'objet est attractif visuellement, mais j'y reviendrai. Une fois le truc entre mes mains, je pouvais difficilement ne pas l'écouter, tout en m'attendant à une suite convenue de ses récentes exactions électro. Et, surprise, c'est une guitare acoustique qui m'accueille dès les premiers accords des "Statuts de ma liberté", des accords au demeurant plutôt bluesy qui me font de suite dresser l'oreille. Non, Charlélie n'en a donc pas fini avec ses explorations musicales, puisque le voilà désormais à la recherche de racines américaines comme pour mieux justifier son exil new-yorkais (il est installé là-bas depuis de très nombreuses années). Une Amérique omniprésente dans cet album aux couleurs contrastées et diversifiées, de l'après 11 septembre (le très long et très poignant "Le phénix (ballade en ruine #2)" à l'envahissement médiatique ("Peintures de guerre"), en passant par son environnement quotidien ("58th Street NYC", là où, suppose-t-on, il vit), sa langue d'adoption ("Born again (I would try)", en anglais dans le texte, donc), ou l'héritage culturel d'un pays qu'on adore toujours détester (sa reprise du "Summertime" de George Gershwin). Pour le reste, Charlélie oscille entre sérénité venue avec l'âge ("Ta phosphorescence", "Quelqu'un en moi", "Entre les lignes"), prise de conscience écologiste ("Les ours blancs", "La vie facile"), ou incompréhension face à un monde en plein bouleversement ("Si légère (L'anorexie)", "Faire com"). Quant à l'instrumentation on y retrouve assez régulièrement ces fragrances acoustiques inaugurales, grâce à l'utilisation d'instruments organiques comme la contrebasse, la guitare National, ou encore la slide électrique, voire même un trombone mutin. Même si les machines ne sont pas complètement absentes de cet album, elles ne sont plus aussi envahissantes qu'avant, ce qui les rend, du coup, beaucoup plus acceptables. Au final, ce "Fort rêveur" nous fait retrouver le Charlélie qui nous avait si fortement marqué voilà 30 ans de cela, ce qui, en soi, est déjà pas mal. Et pour en revenir au visuel, mention spéciale au conditionnement en pochette gatefold format presque 25cm (un poil plus petit, mais pas de beaucoup) joliment illustrée de photos grand format à l'atmosphère tout aussi américaine que le disque, lui-même en vinyl replica, noir de jais, le tout complété d'une affiche de la prochaine tournée française, et d'un insert dépliant proposant moult photos de l'enregistrement et paroles des chansons. Un design qui ne semblerait destiné qu'au premier pressage de l'album, n'attendez pas trop. On peut juste regretter que Flying Boat (structure montée par Charlélie lui-même ?) n'ait pas profité de cette pochette 10" pour y glisser un vinyl en complément du CD.



On avait découvert Tony Truant en guitariste monté sur ressort au sein des Dogs, on apprécie aujourd'hui ses facéties électriques chez les Wampas, et on se souvient à chaque nouvel album qu'il est aussi un artiste à part entière avec ses 2 Solutions, comme en témoigne ce "Mélange" fort aguichant. Les 2 Solutions sont un groupe à géométrie variable, la dernière mouture, celle de ce disque, étant constituée de 2 musiciens de Sansvérité pour former un trio à la définition primale, 2 guitares et 1 contrebasse (no drums) comme pour mieux nous ramener vers l'essence d'un rock'n'roll qui, d'Elvis à Johnny Cash, en passant par Carl Perkins ou Johnny

Burnette, a toujours privilégié cette formule minimale pour mieux faire guincher les ploucs de Memphis ou de Shreveport. Sanséverino lui-même apparaissant de ci de là tel un fantôme transcendant, tantôt au dobro, tantôt au banjo, tantôt à l'harmonica. Vous l'aurez compris, ce nouvel album de Tony Truant fait un bond dans le temps d'environ 55 ans afin de ressusciter les mânes de quelques hillbillies qui, sans trop le savoir, allaient bouleverser la musique planétaire. Certes ce disque n'a rien à voir avec un quelconque revival rockabilly, qu'on ne se méprenne pas, il tente plutôt de retrouver les racines plus profondément enfouies du genre, se promenant entre country dégingué, blues écorché, swamp torturé, et ainsi nous tartiner 14 notules graveleuses et brinquebalantes. 14 titres servis par les textes à l'humour caustique, intelligent et décalé du gars Tony (on pense parfois à ce que pouvait écrire Ramon Pipin dans ses meilleurs jours, c'est à dire loin de ses potacherries scabreuses). S'il signe lui-même 5 des morceaux du disque (dont un duo savoureux avec Sanséverino, "Parce que je viens de la campagne"), la spécialité de Tony Truant reste néanmoins la reprise inattendue et savamment sélectionnée. Sont ainsi passés à la moulINETTE de l'adaptation truantesque la country rebelle de Junior Brown, le country and western de Moon Mullican, la musique de film d'Hoagy Carmichael ("Hong Kong blues" dans "Le port de l'angoisse" de Howard Hawks, d'après Hemingway, avec Humphrey Bogart en 1944), le rockabilly mainstream de Billy Swan (et son fort commercial "I can help" de 1974), le trublion Randy Newman ("Have you seen my baby" déjà repris par un autre grand enfant du rock, Ringo Starr), le white rock de Cochran (et son imparable "My way"), le cajun des Balfa Brothers, et même, astuce suprême, cette vieille burne de Maurice Chevalier ("Ah si vous connaissiez ma poule" en version désabusée, trop fort). Comme toujours avec Tony Truant, cet album n'est pas là pour vous prendre le chou ni vous faire vous apitoyer sur le sort du monde, mais juste pour illuminer une petite heure de votre existence. Cerise sur le gâteau, que vous soyez amateur de bande dessinée ou non, le très beau digipack illustré de 3 dessins inédits de Denis Sire, ce qui ne gâche rien.

WE ARE BEAUTIFUL : Fireworks (CD, Nova Express Records)

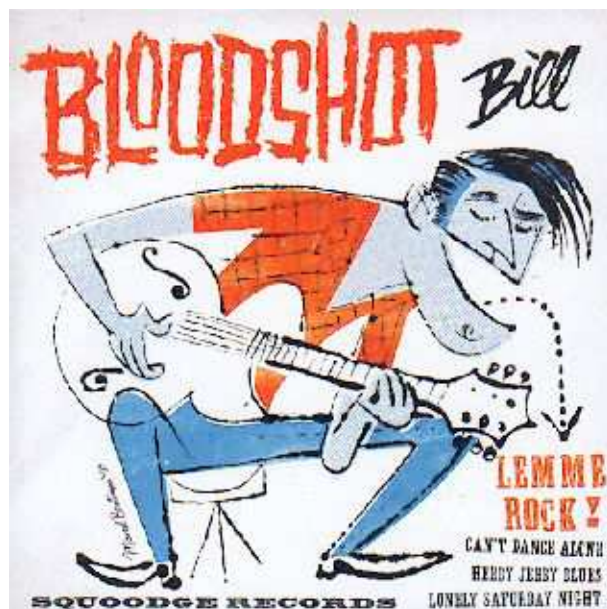
Un disque Nova Express inséré dans le lecteur c'est forcément gage d'originalité, de délire sonique, et d'errances psychotiques. Un groupe signé sur Nova Express ne peut décemment pas être un groupe "ordinaire", c'est un pré-requis incontournable lors de l'élaboration du cahier des charges. Et We Are Beautiful dépendent en tout point à celui-ci. Balançons d'abord à la cantonade 2-3 cartes de visite pour expédier les présentations. On trouve ici quelques têtes connues, à commencer par Marie, chanteuse et bassiste de son état, qu'on avait découverte en 1991 avec "Salam a lekoum", le premier album de Betty Boop sur Boucherie. Il y a là aussi le fantasmabuleux Dr Psych et son Farisa tout droit échappé des Vibromaniacs. Sans parler d'une paire d'invités coutumiers du fait, le Kaiser Lucas Trouble lui-même qui, comme Hitchcock apparaissait dans chacun de ses films, ne peut résister à la tentation de se fendre de quelques nappes de claviers en échappement libre, doublant du coup le nombre de touches disponibles aux caresses paranormales, ou encore T.B. Noze, des Buckaroos, qui y va de quelques accords de mandoline et de banjo sur un "Wild nights" sépulcral. Bon, une fois les civilités d'usage passées par profits et pertes, il y a quand même un disque sur le feu, s'agirait pas de le laisser brûler... Quoi que, de ce côté là, il s'en charge fort bien lui-même. Parce qu'on se demande quand même qui du groupe ou de sa musique contrôle qui. Des fois on se dit que ce disque a une vie propre, qu'il n'en fait qu'à sa tête, et qu'il n'utilise les musiciens que parce que ça ferait désordre si l'on s'apercevait qu'il n'y avait pas d'humains derrière tout ça. Mais bon, les glissandos obsédants de "Fire walk with me" (David Lynch not dead), les cris de banshees sur fond de rythmiques robotiques de "Night of the hunter" (Charles Laughton et Robert Mitchum not dead either), les vocalises décalées de "Dandy", entre Slits et Throwing Muses pour situer l'épicentre du phénomène, la pop-folk vampirique d'"Hedonist lady", ou encore la transmutation du "Great balls of fire" de Jerry Lee Lewis en une sorte de magma marécageux stellaire laissent entrevoir un futur où l'immatériel musical prendra définitivement le pas sur le biologiquement humain. C'est inscrit dans l'inéluctabilité de l'évolution, We Are Beautiful sont juste un peu en avance sur l'horloge cosmique. Ce n'est que dans un futur lointain qu'on leur rendra hommage pour leur clairvoyance prémonitoire. En attendant délectons-nous de les voir jouer le jeu du groupe interprétant sa musique, comme au bon vieux temps, vous savez, ce 21ème siècle qui nous paraît aujourd'hui si délicieusement barbare et décadent.

BLOODSHOT BILL : Homicide (LP, Hog Maw Record Co.)

BLOODSHOT BILL : Lemme rock ! (EP, Squoodge Records - www.squoodge.de)

BLOODSHOT BILL : All messed up (CD, Hog Maw Record Co. - www.hogmawrecordco.com)

Bloodshot Bill est un one man band. Bloodshot Bill est canadien. Bloodshot Bill crache partout, pire qu'un serpent en colère. Bloodshot Bill est branché directement sur le 380. Bloodshot Bill grogne comme un élevage de gorettes et bourdonne comme un essaim d'abeilles en formation de combat. Et Bloodshot Bill enregistre plus vite que la vitesse autorisée. Du coup ça nous donne encore une poignée de disques venant compléter une discographie déjà largement fournie et pléthorique. Tout confondu, ces 3 disques nous proposent 30 titres du bonhomme, c'est dire si le bougre est proluxe de son art et de son talent. Tous ces titres ont été enregistrés en 2 sessions différentes, l'une au Kaiser Studio de Lucas Trouble, en plein vignoble bourguignon, l'autre aux Sin Studios de Montréal, Québec, sa ville d'origine, bien qu'il soit anglophone. Bloodshot Bill joue un rockabilly cradingue, bouseux, dégingué, psychotique, cramé, musicalement incorrect (politiquement aussi, on dit qu'il serait interdit de jouer aux Etats-Unis, mais les légendes étant toujours plus belles que la réalité...), dégénéré, poisseux, malsain, vénéneux, tout en n'omettant pas non plus de lui donner, parfois, des accents bluesy ou hillbilly. C'est lo-fi en diable, pour ne pas dire no-fi, ça vous frappe direct au plexus et vous laisse dans un état extatique insondable, ça serait même capable de vous bouffer le foie histoire d'en extirper le trop-plein de gnôle qui va vous mener direct à la cirrhose. Bloodshot Bill c'est 10 fois plus imbibé que Hank Williams, 10 fois plus barré que Hasil Adkins, 10 fois plus testostéroné que le pelvis du jeune Elvis, 10 fois plus freaky que Bobby Pickett. "Homicide" est un 25cm proposant un panachage de titres Kaiser et Sin, avec, sur la moitié d'entre eux, un sax fou furieux, et quelques dynamitages en règle ("Treasure of love" de George Jones, "You don't owe me a thing" de Marty Robbins, "Homicide" de Myron Lee, repris aussi par les A Bones entre autres). Des A Bones qui se réinvitent subrepticement sur le EP "Lemme rock !" puisque la chanson éponyme avait été écrite par Bloodshot Bill pour le groupe new-yorkais avant qu'il se ravise et la garde pour lui. Sur ce EP ne figurent que des titres Sin, dont un "Can't dance alone" décharné, reprise d'un morceau de Phil Everly, ou encore le ploucobilly "Lonely saturday night". On notera enfin la très jolie pochette signée Marcel Bontempi (Montesas). Quant à "All messed up" il s'agit de la version CD d'un album initialement paru en 2008, augmenté de 7 titres bonus, tout le disque ayant été mis en boîte au Kaiser Studio. Un poil moins sauvage que le reste de sa production, cet album est d'une belle facture rockabilly primitive où Bloodshot Bill laisse libre court à son sens de la mélodie franche et directe, servi par une guitare virevoltante et tourbillonnante. Peut-être l'un des disques les plus crus et les plus cryptiques du bonhomme, qui ne rate pas une occasion de passer en revue tous les gimmicks d'un genre qui n'en finit pas de ressusciter sous les chocs électriques de quelques apprentis sorciers qui n'ont pas l'intention de voir le rockabilly finir en cadavre putride et véreux. Et si Bloodshot Bill doit se transformer en Viktor Frankenstein pour lui redonner vie il endosse le rôle avec conviction et brio.



BROKKEN ROSES : Dick reverse (CD, Opposite Prod - www.oppositeprod.com)

GRAVITY SLAVES : The vertigo chronicles (CD, Opposite Prod)

Chaque ville un tant soit peu éveillée en matière de rock (au sens large du terme) voit nécessairement naître, à côté de ses groupes connus et reconnus, quelques projets salement incestueux qui font fricoter ensemble les membres épars des gangs sus-mentionnés. Orléans, depuis l'émergence des Burning Heads, est définitivement à classer parmi ces foyers d'activisme électrique qui nous font frétiller de la trompe d'eustache (presque) chaque fois qu'ils accouchent d'un nouveau bébé. Et cette fois le bébé est dodu et joufflu à souhait, il déborde de vitalité, et agite déjà ses petites menottes sur des guitares délicatement posées dans son berceau pour lui apprendre la vie, ses parents l'ont appelé Brokken Roses. Et Brokken Roses est donc le fruit des ébats contre-nature de 4 personnalités de l'Orléans punk (toujours au sens large), à savoir Pierre, guitariste-chanteur des Burning, Nico, guitariste de Gravity Slaves, Dude, bassiste de ces mêmes esclaves, et Lolux, batteur de Brigitte Bop. Sauf que, faire dans le punk-rock lambda aurait été trop simple pour nos 4 mousquetaires de l'accord éruptif. Non, l'idée était plutôt de taper dans un truc que chacun aime en secret sans encore avoir osé l'avouer au monde, une sorte de coming out musical pour nos 4 lascars. Le truc en question, c'est le stoner. Notez que ça va, on reste quand même dans l'esprit incandescent et tellurique de l'électricité la plus brûlante, je nous aurais vu beaux s'ils nous avaient déclaré tout de go qu'ils reprenaient Mireille Mathieu dans le texte. Oui, parce que tout ce petit monde revendique allégrement les influences de Fu Manchu, Kyuss et autres Queens Of The Stone Age. Notez, bis, que quitte à aligner de la référence, autant taper dans le fédérateur et le haut de gamme, au moins y a pas tromperie sur la marchandise. Car ces Brokken Roses à peine vagissantes font vrombir les guitares, pilonner les rythmiques, et éructer les vocaux comme de beaux diables s'échinant sous un soleil de plomb en plein désert de Sonora, histoire de nous faire bouffer la poussière soulevée par le souffle de leurs amplis poussés au volume maximum. Ca vous plombe le cortex aussi sûrement qu'un pistolerero le buffet, ça vous savate le museau aussi élégamment qu'un cowboy en bordée, ça vous piétine les arpiens aussi sauvagement qu'un stampede de longhorns sentant le point d'eau. Bref, ce premier album avoine grave et cogné velu... jusqu'au clin d'œil final, une pochade punky qui voit tout notre petit monde se gargariser de la reprise de "Kids in America" de Kim Wilde. Bien vu.

Et puisque 2 Gravity Slaves sont allés se fourvoyer avec ces Brokken Roses, impossible d'occulter la sortie concomitante de leur nouvel album rien qu'à eux. Je dois avouer que leurs 2 premiers ne m'avaient guère convaincu à l'époque, trop barrés pour mon esprit basiquement binaire. Et puis, au hasard des concerts, je me suis trouvé à les voir en live il y a une paire d'années, et là le courant est nettement mieux passé, grâce à un punk-rock noisy rentre-dedans qui m'a scotché sur place (rassurez-vous, je me suis décollé depuis, sinon je ne serais pas là à vous raconter ma vie). Et vient donc ce nouvel album, "The vertigo chronicles", plus ramassé, plus direct dans ta face (et donc dans la mienne aussi), plus punk-rock quoi, même si les résidus noisy, toujours présents, évitent au groupe de tomber dans une facilité qui ne leur siérait assurément point. Pour autant ça vous agrippe les tripes sévère, farfouillant là-dedans à la recherche de votre point G musical (ouaip, le punk-rock c'est par le bas-ventre qu'on l'écoute), barbotant dans la barbaque avec le même plaisir que feu Jack l'Eventreur dans l'intérieur douillet de Mary Kelly. Sans être forcément adepte du S&M le plus torride, bien obligé de reconnaître qu'on aime assez cette ingénierie sonique dans nos tripoux. Manquerait plus qu'on se découvre des velléités d'empoigner à notre tour une guitare pour devenir serial-punker...

BILLY GAZ STATION : Inferno attack ! (CD, Kicking Records/Smalton Records)

PEGAZIO/SUBCITY STORIES : 3+3=8 (Split CD, Kicking Records - www.kickingrecords.com)

Pas du genre à se faire des pauses déjeuner ou à se prendre des RTT les gars de Billy Gaz Station. Quand ils ne sont pas sur la route ils sont en studio, et inversement, ce qui explique qu'ils soient aussi prolifiques et que, depuis 2007, ils y aillent de leur sortie discographique annuelle, fût-elle juste sous forme de split single. Là c'est de la longue haleine qu'ils nous balancent les argousins, avec leur second album, enregistré en 6 jours fin 2010, calendrier en main, en Espagne, et servi chaud à peine 3 mois plus tard. Le duo Billy The Kill et Matgaz, noyau dur du projet, semble avoir enfin trouvé bassiste à son pied avec Stevo's Station, ce qui ne change rien à l'affaire puisque le groupe continue à affiner son mix a priori improbable de racines heavy, voire hard-rock 70's, et de noisy-pop 90's, pour un truc qu'on sent bien dévaler l'oesophage et délicatement tomber sur l'estomac, façon double ration de calories. Une

fois le duodénum bien calé reste plus qu'à ruminer le bazar et en apprécier toutes les saveurs qui vous remontent au palais et vous décalottent les papilles aussi sûrement qu'une hardeuse entreprendrait un puceau le jour de sa première communion. Impossible de résister, nous somme d'accord. Du coup, si je puis m'exprimer ainsi, le titre de ce disque n'en est que plus en phase avec les sensations ressenties, infernale l'attaque sonore, ce qui ne va pas nous réconcilier avec la religion, et encore moins nous permettre d'espérer un jour sauver nos âmes de pécheurs impénitents. Et ma mère qui me croit séminariste au fin fond de l'Amazonie, si elle savait comment je peux me damner à enfourner ce genre de gâteries au cholestérol douteux, elle en ferait une attaque d'apoplexie. Vous ne me facilitez quand même pas la vie les mecs...

Et parce que le label Kicking nous aime bien, il nous enquille dans la foulée un split CD, juste un peu trop à voile et à vapeur à mon goût. Ça démarre avec Pegazio (avec Matgaz à la batterie, voir ci-dessus), soit, en gros, les anciens Headcases, ce qui ne m'arrange guère. Je n'étais pas fan de Headcases, et je ne le suis pas plus de Pegazio (un premier album était sorti l'an dernier, les mêmes causes produisant les mêmes effets sur moi) et de leur noisy barrée. C'est plein de cassures de rythmes et de changements de tempos, au point qu'on ne sait jamais où on en est. Pour fans donc... Suivent Subcity Stories, en trio eux aussi, de Tarbes, et là je suis nettement plus convaincu par leur hardcore métissé d'indie-rock propulsé par un gros son de guitare façon Boeing en panique... Sauf sur "Sailing the seas of Calitropia", le premier de leurs 4 titres, une sorte de pop farouche, lancinante et obsédante, qui vient vous faire des avances telle une succube à l'entraînement, magique. C'est après donc qu'on sort l'artillerie lourde et qu'on plombe la triple croche tout en s'arrachant les cordes vocales pour tenter de surmonter le volume sonore des guitares et des tambours, sans pour autant en oublier la mélodie, même si celle-ci a souvent plus à voir avec le carbu double-corps qu'avec la comptine enfantine. Ouais, ceux-là je ne les connaissais pas encore mais je les aime bien.

ULTRATECKEL : The end of Superkaka ? (CD autoproduit - <http://teckel4life.neuf.fr>)

Faut toujours se méfier des super-héros... Surtout si ceux-ci sont des chiens... Ca donne toujours des drôles d'histoires... Comme ici où Ultrateckel a décidé d'en finir avec Superkaka... Ce qui ne semble pas gagné au demeurant puisque, comme dans tout bon blockbuster, la fin du scénario reste ouverte à une éventuelle suite. Comment cela se manifeste-t-il ? Enfantin ! Un simple point d'interrogation à la fin du titre et le tour est joué. Il est fort cet Ultrateckel. Ceci étant y a quand même quelque chose qui me met la puce à l'oreille, ou plutôt le morpion sur la zigounette, c'est la propension du gonze à s'intéresser surtout à ce qui fait tourner le monde depuis l'apparition de la bactérie, je veux parler des hormones... Oui, enfin, du cul quoi ! Dès le premier album, en 2004, fallait bien se douter que le lascar n'écrivait pas pour faire un jour la tournée des couvents, monastères et autres lieux de méditation transcendente. "Songs about my dick" qu'il s'appelait cet album, et, effectivement, on sent bien que le bonhomme est salement taquiné par son zoziau... Mais pas que... S'intéresse aussi aux meilleurs endroits où il pourrait bien le ranger, comme en témoigne le titre d'ouverture de ce nouvel album, "The clitoris song". Ouf ! Nous voilà rassurés, il a donc une vie sexuelle normale... Ou à peu près. Parce que notre enthousiasme est rapidement tempéré par la suite des événements. Passe encore sur le "Saint Zobi" qui suit, pour quelqu'un qui vantait les mérites de sa teub il n'y a pas si longtemps on peut comprendre qu'il ait du mal à ne pas continuer à vénérer l'objet comme il se doit. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Passe aussi sur sa 69ème conquête dont on se doute bien quelle est la position favorite. Interrogeons-nous plutôt sur ce "Strange lover" qui ouvre bien des perspectives charnelles nouvelles, ou sur cet "Orgasmic seppuku" qui nous semble plutôt relever de quelque passion coupable pour une sexualité un tantinet déviante. Mais après tout, tous les goûts sont dans la nature. D'ailleurs ne sent-on pas également une autre passion poindre sous des titres aussi taoïstes que "Bruce Lee will never come back" ou "Viet cong baby", à savoir une version idéalisée d'une Asie où la zénitude ne le dispute qu'au sacrifice rituel. Tout ça narré sur le ton détaché d'un garage minimaliste branché directement sur une batterie de mobylette cacochyme. On est loin de la grandiloquence hi-fi sensurround dolby digital 5.1 calibrée F.M., ce qui ne peut que nous complaire en l'occurrence, et bien que le groupe ait vu son effectif carrément doubler avec ce nouvel album. En effet, jusqu'à présent Ultrateckel officiait en one-man band adepte des plaisirs solitaires, mais depuis qu'il a découvert qu'à 2, des fois, c'est bien aussi, un batteur l'accompagne désormais dans ses pérégrinations musicalo-héroïques. Après tout Batman n'a-t-il pas son Robin ? Captain America son Bucky ? Et Superman son Krypto ? Bon ben y a plus qu'à attendre la suite, en bavant d'impatience, et en se tirilipant le trillili, y a pas de petits profits.

FORMATS COURTS

The DT'S : God damn world (SP, Pure Vinyl Records)

2 structures que j'avais un peu perdues de vue depuis quelques temps. A la fois le label autrichien Pure Vinyl, dont je constate avec délectation qu'il n'a pas abdiqué ses prétentions à se mettre au service d'un rock'n'roll exemplaire et authentique. Et les DT'S qui se rappellent à mon bon souvenir avec 2 bombinettes gorgées de griffures soul, d'ampleur garage, d'éjaculation punk, et de rougeolement rock'n'roll. Entre les feulements de panthère en chasse de la si sexy Diana Young-Blanchard (ex Madame X), qui ne sont pas sans rappeler un crossover entre une Janis Joplin clean et une Lisa Kekaula biberonnée au rock blanc, et les accords incendiaires de la guitare de Dave Crider (ex Mono Men, déjà, rien que ça, comme carte de visite... et également boss en chef du label Estrus), on comprend que les 2 faces de ce 45t à l'ancienne (gros trou, donc centreur obligatoire) nous sautent à la gorge tels des prédateurs singulièrement énervés de ne s'être rien mis sous la dent depuis une éternité. La face A, "God damn world", est un original du groupe qui explose façon top fuel en surrégime, tandis que la flip side, "High on a horse", la reprise de Grand Funk Railroad, traverse les décennies (le trio proto-hard américain avait sorti sa version sur son premier album, "On time", en 1969) comme n'importe quel alien normalement constitué traverse les années-lumière, avec la patience sereine d'un tigre à l'affût qui sait que rien ne pourra échapper à sa vigilance. Attention, ce disque est chaud bouillant, à ne manipuler qu'avec précaution et pincettes d'usage, sinon ça risque de vite sentir le cochon grillé dans le quartier.

MISFITS : Land of the dead (Maxi SP, Misfits Records - misfits.com)

D'accord, les Misfits d'aujourd'hui, à part Jerry Only, n'ont plus grand-chose en commun avec les Misfits d'origine. Le groupe psycho-punk des débuts, emmené par Glenn Danzig, a laissé la place à un gang plus heavy-punk dans le style et dans l'esprit, mais, personnellement, je ne trouve rien à redire à ça. Les Misfits restent encore malgré tout largement au niveau des meilleurs. La formation actuelle a intégré le guitariste Dez Cadena (ex Black Flag), qui, convenons-en, n'est quand même pas le dernier des derniers. Seul souci, les Misfits sont loin d'être aussi prolifiques qu'avant. Leur dernier album en date, "Project 1950", un disque de reprises, avec Marky Ramone derrière les fûts, date déjà de 2003. Depuis, à part un projet vaguement remix electro pas très bandant, pas grand-chose à se mettre entre les orteils. Jusqu'à ce nouveau maxi, en hommage à George Romero, avec ses 2 titres vantant les mérites de la gent zombiesque, "Land of the dead" et "Twilight of the dead", difficile de faire plus explicite. 2 titres coups de poing, courts et rentre-dedans, où la puissance des guitares body buildées le dispute à l'énergie des rythmiques au forçeps. Un maxi qui en est déjà à son 4ème pressage pour autant de vinyles colorés (rouge, vert, orange [celui-ci uniquement disponible aux concerts du groupe] et jaune). Certes, 2 titres en 8 ans ça fait un peu chiche, mais que les aficionados se gratouillent les osselets, les Misfits nous annoncent travailler à un nouvel album à paraître, si les petits zombies ne les bouffent pas d'ici là, avant fin 2011.

FOX'O'LAW : Cosmic lipstick (CDEP autoproduit - www.fox-o-law.com)

Du côté d'Avignon (enfin, Bollène, mais on ne va pas chipoter pour quelques kilomètres) le trio Fox'O'Law ne fait rien comme tout le monde. Ils ont commencé par sortir un album début 2010, avant de passer au EP en ces premiers jours de 2011. Après tout, ça peut aussi être un concept. Bon, l'album j'étais passé à côté, mais le EP est bel et bien là, avec ses 4 titres qui nous la jouent façon jet-lag avec leurs ambiances légèrement 70's dans la wah-wah ou l'harmonica vaguement rock'n'bluesy ("My breakfast in jail"). Mais comme ils sont jeunes et qu'ils vivent quand même au 21ème siècle, tout ça n'a rien de passéiste ni de nostalgique, surtout allié à une énergie power-rock propre à nos décennies post-punk. 4 titres qui ne vont peut-être pas révolutionner la musique, mais qui nous font néanmoins d'agréables gouzi-gouzis dans les esgourdes, ce qui ne peut que nous les rendre sympathiques. Jusques et y compris dans leur reprise vivifiante et tonique du "White light/white heat" du Velvet Underground, déférente sans être obséquieuse. Continuez comme ça les gars !

SERIE Z : Split tout seul (CDEP, Trauma Social)

Avec un nom pareil on se doute bien que Série Z n'est pas du genre à nous prendre la tête avec des considérations métaphysico-transcendentes. Surtout quand on saura, en plus, qu'il n'y a rien là-dedans qui fasse plus d'1 minute 30, 2 minutes en cas de méforme. Les freins, sur une guitare, c'est en option, et les 5 pistolets de Série Z n'avaient pas les moyens de se les payer. Donc ça envole le bois et ça poutre sévère, comme si le sort du Berry libre en dépendait. Ce qui n'est peut-être pas si éloigné que ça de la réalité. S'inspirant de la crétinerie assumée de gens comme NOFX, ou Leptik Ficus chez nous, Série Z gangrène son punk-rock sous 12°5 qui tache de larges rasades de punk à roulettes qui avoine. Aucune chance pour les Victoires de la Musique, mais pour la Foire aux Célibataires d'Argenteuil sur Creuse la concurrence

est d'ores et déjà laminée. Moi je dis ils sont forts les gonzes !

GIRLS ON TOP : Schizo pogo (CDS, Chiku taku - www.chiku-taku.com)

Depuis de longs mois on se languissait de notre groupe londonien préféré, et voilà que nous arrive un petit single en forme de carte postale. Girls On Top sont toujours là et nous le font savoir. Un single qui les voit prendre un virage garage roboratif et vivifiant. "Schizo pogo" est une petite sucrerie beat-punk tendance jerky entraînante et jouissive (je vous recommande la vidéo visible sur le site du label), entre proto-Beatles, Q65, et autres Kinks, tandis que "She didn't know" a des accents plus psyché-punk avec une guitare fuzz insistante, un tempo métronomique, et une mélodie vicelarde, entre Sonics, Standells et autres Fuzztones. A noter, dans les 2 cas, les solos d'harmonica d'une Vicki De Vice inspirée et incisive. Si l'envie leur prenait de nous pondre un album entier dans cette veine, je ne puis que souscrire.

Dimi DERO INC. : Cremation day in the court of miracles (LP, Beast Records)

3 HEADED DOG : The gospel of the iron groove (Maxi EP, Turborock Records)

Avec la tranquille assurance des gens qui ont un vrai but dans la vie, Dimi Dero Inc sort son troisième album (quatrième si l'on comptabilise le long play solo de Dimi en début de carrière), un album couleur sépia comme pour mieux en souligner son intemporalité. Parce que s'il y a bien une chose qui frappe dans la musique de Dimi Dero Inc. c'est cette absence notable de datation trop vite balisée, fût-ce au Carbone 14. Un disque certes enregistré en 2010, et produit par Mister Rob Younger himself (Radio Birdman, New Christs), mais qui aurait aussi bien pu l'être dans les 90's, ou les 80's, voire la fin des 70's. Il aurait sonné de la même manière, sombre, torturée, obsédante, dérangeante, embrumée dans les vapeurs d'alcools plus ou moins prohibés, essouffée parce que trop confinée en milieu clos, grinçante, mais aussi ébouriffée, flamboyante de noirceur délétaire, insistante, exprimant des sentiments certes parfois contradictoires mais toujours intenses et authentiquement sincères. Ecouter un disque de Dimi Dero Inc. n'est pas une expérience insignifiante, aucune chance d'ailleurs que ça vous arrive par inadvertance en parcourant la bande FM aux ordres du grand capital. Non, un disque de Dimi Dero Inc. ça se mérite presque, en tout cas ça va se chercher au fin fond des allées perdues, au détour des ruelles luisantes de pluie, au cours de pérégrinations péri-urbaines en état d'apesanteur intellectuelle, dans des zones industrielles désaffectées, au coeur de terrains vagues abandonnés. Oubliez les pièges à touristes, privilégiez les bouges à l'écart de tout, les repaires de poètes maudits, les ateliers hors du temps et de l'espace. La musique de Dimi Dero Inc. c'est comme une rencontre improbable entre Shelley et Einsturzende Neubauten (déroutants riffs de perceuse sur "The dentist", ils nous avaient déjà fait le coup sur une version de "People on the dance floor" parue sur la compil "Glamarama"), entre Edvard Munch et les Scientists, entre un Baudelaire sous absinthe et Nick Cave, entre Oscar Wilde et le Gun Club, entre Fritz Lang et Birthday Party.

Dimi Dero Inc., sans Dimi Dero, ça donne 3 Headed Dog (à l'origine c'était simplement the Inc., mais la référence aux Thirteenth Floor Elevators a dû leur paraître plus amusante, ce qui n'est pas totalement faux d'ailleurs), un trio donc, qui sort son premier EP sous la forme d'un 30 cm vinyl, preuve de bon goût s'il en est. Sur scène la formation a de la classe avec nos 3 chiens fous tout de noir vêtus, en ligne, Manga n'utilisant qu'un tom basse et une caisse claire en guise de batterie, et tous s'appropriant le chant, souvent à l'unisson. Et si leur set se compose pour l'essentiel de reprises, traitées de manière fort personnelle d'ailleurs (ne vous attendez pas à un juke-box ambulancier, ni à un groupe de baloche), pour ce premier disque le groupe a choisi de ne proposer que des compos, à commencer par un "Bang bang" d'ouverture qui, après un larsen vous vrillant le tympan, explose en une orgie rythmique propre à réveiller quelques divinités vaudou qu'il aurait pourtant mieux valu définitivement oublier afin de ne pas accélérer le processus apocalyptique qui va bientôt nous rayer de la chaîne biologique stellaire. "Burning" prend la suite, tout en dérive existentielle qui nous font errer sur des lignes de force soniques inexplorées. "Collingwood" nous emmène en virée australienne (c'est d'ailleurs aux antipodes que le groupe a enregistré ce EP), dans les pas de gangs furieusement électriques comme Radio Birdman... ou Holy Curse qui, eux aussi, ont plus d'affinités avec le pays des kangourous qu'avec leur France natale (et la comparaison n'est pas fortuite puisque les 3 membres de 3 Headed Dog ont fait ou font encore partie de la sainte malédiction, il y a donc une certaine cohérence dans tout ça). Quant au "White line" final, il se pose comme un résumé de tout ça, avec ses guitares incandescentes et sa mélodie aussi foudroyante qu'une morsure de mamba. Et la bonne nouvelle, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de sérum contre ça.

MINISTRY and CO-CONSPIRATORS : Undercover (CD, Eastworld Recordings)

En 2008 Ministry (en fait c'est surtout désormais le projet quasi solo d'Al Jourgensen) nous faisait le coup de l'inévitable album de reprises, "Cover up", dans lequel il revisitait ses racines (Stones, T-Rex, Purple, Mountain, ZZ Top, Doors, Sabbath, Dylan, etc...), de manière imparable, évidemment. Eh bien figurez-vous que le lascar ne nous avait pas tout dit de ses fantasmes adolescents, il en avait gardé sous l'ampli le sagouin, et nous remet donc le couvert avec ce nouvel album... Du moins nous ressort-il presque le même concept. Parce que si les 11 titres de "Cover up" étaient bien tous des reprises, "Undercover" se présente plus comme un hybride, avec 8 reprises, et 5 nouveaux morceaux, histoire de nous prouver que, si Ministry fait dans la cover ces derniers temps, ce n'est pas faute d'inspiration. Pour ce qui est des nouveautés, Jourgensen enfonce le clou de ses obsessions anti-establishment. On sait qu'il était un anti-Bush convaincu et militant, au point d'avoir enregistré un album complet, "The last sucker" en 2007, dénonçant les méfaits de son administration, "N.W.O. (New World Order)" revient sur le sujet avec la même colère et la même pugnacité expressive. Au point qu'on peut se demander si, à travers l'image du pantin texan manipulé par les trusts pétroliers, ce n'est pas aujourd'hui l'administration Obama qu'il veut épingle avec la même virulence, puisqu'aussi bien on se rend compte que, au final, la différence n'est pas flagrante. Au crédit d'Obama, accordons-lui une intelligence supérieure à celle de son prédécesseur (ce qui n'est pas bien difficile tant le dubbleyou avait tout du crétin congénital), mais pour le reste on ne peut pas dire que la politique américaine ait radicalement changé pour autant. D'ailleurs les autres originaux, "Jesus built my hotrod" (dénonçant l'emprise toujours plus forte de la religion dans la société américaine), "Every day is Halloween" (dressant un état des lieux navrant du quotidien du yankee moyen), ou encore "Khyber Pass" (du nom de cette vallée entre Pakistan Occidental et Afghanistan symbolisant à elle seule l'enlèvement occidental dans la région, ressuscitant du même coup le syndrome vietnamien dans l'inconscient collectif américain) procèdent chez Jourgensen de la même volonté de se dresser, avec ses armes à lui, contre un état de plus en plus liberticide et limite totalitaire. En ce sens, le logo de Ministry, avec son double A pompé sur le symbole anarchiste, mais puissance 2, et le doigt d'honneur qui illustre le sous-boitier sont sans équivoque quant à son engagement contre un pouvoir (on a le même chez nous) de plus en plus en déphasage avec les préoccupations d'un peuple qui tente, tant bien que mal, de s'en sortir sans trop de casse. Amer constat... Pour ce qui est des reprises, notre homme Jourgensen ne peut guère cacher son amour immodéré pour Black Sabbath. Après le "Supernaut" de "Cover up", ce sont "Iron man" et "Paranoid" qui sont ici liftés à la sauce Ministry. Le père Jourgensen aura quand même du mal à nous faire croire que le groupe d'Ozzy Osbourne n'est pour rien dans sa décision de se lancer dans la musique, lourde de surcroît. Et dans le même genre d'idée, il gratine à nouveau ZZ Top ("Sharp dressed man", après "Just got paid" sur le précédent) et les Stones ("Paint it black" après "Under my thumb"). Diantre, c'est plus de l'amour, c'est de la rage. Et puis il y a aussi Ted Nugent ("Stranglehold"), pourtant peu réputé pour son progressisme politique, mais quel foutu bon guitariste, Hendrix ("Purple haze"), ou AC/DC ("Thunderstruck", on pourra juste regretter qu'il n'ait pas plutôt choisi un titre de la période Bon Scott, mais ne soyons pas chien). La reprise la plus surprenante reste quand même celle du "Rehab" de Amy Winehouse, qui, pour le coup, n'a rien à voir avec la formation musicale du jeune Jourgensen, puisque le cowboy galactico-électrique avait déjà imposé ses riffs telluriques que la belle était encore en couches-culotte. Ceci étant, au-delà des gimmicks de star capricieuse, et si l'on gratte un peu le vernis, force est de constater que la gisquette est dotée d'une voix à damner un pape nouvellement canonisé, sans parler d'une plastique qu'il me sérait assez d'explorer plus avant si j'en avais l'occasion, 2 atouts qui n'ont sûrement pas manqué d'attirer l'attention du brave Al, nonobstant le fait que "Rehab" est aussi un bon morceau, qui, une fois débarrassé des scories un peu trop variétoche de l'original, révèle une puissance d'évocation intransigeante. On devra s'en contenter à défaut de se pencher sur les dessous, certainement érectiles, de l'amie Amy.



ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

ABSURDITY : D:evolution (CD, Urban Death Records)

La révolution viendra-t-elle de l'est ? Pourquoi pas... Toujours est-il que du côté de Strasbourg les gueules de bois sont sévères et accouchent de structures pas franchement vouées à la rigolade. C'est le cas du tout jeune label Urban Death Records, et du non moins "jeune" groupe Absurdity, qui viennent de décider de convoler en justes noces funèbres pour nous envoyer, en guise de faire-part, un album (le premier d'Absurdity, après 2 EP) qui appuie nettement là où ça fait le plus mal. Entre death-métal, grind-core, et brutal hardcore, Absurdity se veut les témoins d'un monde qui se meurt, et qui, avec lui, nous entraîne dans son infernale spirale. Avec force double-pédalier, avec supplément de guitares-tronçonneuses, avec rab d'incantations sépulcrales, avec moult références aux plus bas instincts (in)humains, Absurdity enfonce au plus profond de notre inconscient coupable ses mélodies mortifères comme un apprenti-sorcier enfoncerait son scalpel au coeur d'un nid de tumeurs métastasées. Comme un voyage dans les niveaux les plus tourmentés du Tartare, ou comme une balade apocalyptique dans un futur passé au laminoir d'un conflit thermo-nucléaire, ce disque explore des paysages ravagés par les évocations les plus dantesques de l'imagination (Absurdity se disent influencés aussi bien par Kafka que par George Orwell, ou, musicalement, par des groupes comme Carcass). Il en résulte un album à l'atmosphère pesante, étouffante, dont on n'échappe que grâce à quelques orages électriques d'une lumineuse intensité solaire. Pas le genre de truc à écouter un soir de déprime, mais à écouter quand même, ne serait-ce que pour réfléchir à notre si incertain futur. Soulignons en outre le superbe artwork qui s'étale sur un digipack 4 volets.

POLICE ON TV : Pour du vrai (DVD, Blackout)

"Groupe de balance, punk bordélique from Romilly Sur Seine". Voilà comment Police On TV se voient quand ils se regardent dans la glace en se rasant le matin. Ils en ont même fait une chanson, qui ouvrirait leur concerts au moment de la sortie de leur premier (et unique à ce jour) album, "On n'est pas là pour couper les citrons !". Ce DVD nous montre nos gaillards tout au long de l'année qui a suivi le disque. Ça commence le 10 juillet 2009, au festival des Mélomanies, dans leur bonne ville de Romilly Sur Seine (Aube), où Police On TV ouvrirait pour Los Tres Puntos. C'est l'intégrale de ce concert qui nous est servie, soit 15 titres et 50 minutes d'un punk à ressort, touche frenchy en plus, dans la lignée Cadavres (Raph, l'un des 2 guitaristes, arbore même leur logo sur sa gratte), Sales Majestés (ils clôturent leur set par une reprise de "Mes frères"), Charge 69, et autres PKRK. C'est énergique à souhait, c'est bien foutu (y a bien quelques pains, normal, mais les zigotos savent rebondir quand ça arrive), et ça déboule façon avalanche de décibels en hors piste. Le son est excellent, et le montage, nerveux, utilise parfaitement la débauche de caméras disponibles ce jour là, jusqu'au sein d'un public dont les premiers rangs sont constitués de fans (le groupe jouait sur ses terres, ne l'oublions pas) qui reprennent tous les textes en chœur. Du très bon boulot. A noter, au milieu d'une liste qui fait évidemment la part belle aux titres de l'album, une reprise du "Working" de Cock Sparrer, et, en invités surprise, un duo de jongleurs, les Bambini, qui viennent mettre un petit grain de sel sympathique dans tout ce bazar. Ensuite, c'est un extrait d'un concert donné 2 mois plus tard, le 5 septembre 2009, au festival La Seine en Scène à Marcilly Sur Seine, dans la Marne. 6 titres pour 20 minutes live, et toujours la même pléthore de caméras. Sauf que là l'éclairage, un peu moins conséquent, rend le truc un poil plus sombre, mais ça reste correct, et que le son est un chouia plus crapoteux, mais là encore c'est pas non plus rédhibitoire, on a déjà vu largement pire. Les 6 titres (dont la reprise de Cock Sparrer) sont extraits de la même liste que 2 mois avant, ce qui fait un peu redondant, mais quand on aime... Le troisième chapitre est consacré à un concert donné le 13 décembre 2008, au Chaudron à Auxon, dans l'Aube. Celui-là j'y étais en chair et en os. 2 titres seulement, "Je suis fait" et "Décidé", que le groupe n'interprétait déjà plus l'année suivante, et qui, cette fois, ne doublonnent pas avec le reste, pour une séquence d'à peine 10 minutes, en plan fixe, caméra au fond de la salle, et donc public bien présent au premier plan, et son bizarrement meilleur qu'à Marcilly. Le groupe intégrait encore Lina aux chœurs, qui n'est plus là sur les 2 concerts de 2009. Enfin, quatrième et dernière partie, Police On TV à la télé, c'était obligé. Le groupe, quelques jours à peine après la sortie de l'album, était invité dans l'émission "Coup de jeune" sur la chaîne de télé troyenne Canal 32, le 18 novembre 2008. L'occasion d'y jouer 2 titres, "Bye bye blonde" et "Attentat sonore", dans les conditions du live, avec les moyens techniques d'une télé, même locale, c'est-à-dire avec un excellent son, une qualité d'image irréprochable, et un montage percutant. Entre les 2 titres, une mini interview du groupe, devant quelques amis venus assister à l'émission (salut Sabine !). Fort belle manière pour Police On TV de boucler la boucle "On n'est pas là...", en attendant la suite des événements.



SOLIDAGITE : Une dose de... rock'n'roll !!! (CD, Trauma Social/Has Been Mental/Karamaikos)
TADOS : Des gars, des os !! (CD, Maloka/Accion Antifascista/Trauma Social/Has Been Mental/Kanivo Chaos/Karamaikos)
 2 albums qui sortent quasiment en même temps pour 2 groupes qui sont si proches l'un de l'autre qu'ils partagent le même batteur, histoire de renforcer les liens de bon voisinage. Le voisinage, c'est la soixantaine de kilomètres qui sépare Montpellier de Béziers, lieux de naissance de tout ce petit monde, et zone à forte teneur en monomanie punk depuis plus de 30 ans. Normalement, la bienséance voudrait que je parle d'abord des aînés, Tados, puis de Solidagité, mais, primo, je me fous des règles élémentaires de savoir-vivre, et, deuxio, je fais ce que je veux vu que c'est moi qui suis derrière le clavier. Non mais... On va pas commencer à me courir sur la prostate, hein... Solidagité, donc, avec un premier album sobrement intitulé "Une dose de... rock'n'roll !!!" qui annonce salement la couleure, punk-rock brut de décoffrage, largement assaisonné d'une... bonne dose de rock'n'roll (ben oui, j'y peux rien, c'est comme ça, ils nous ont prévenu), et fortement imbibé de quelques méchantes rasades de hardcore. C'est bien simple, leur disque, il est taillé à coups de burin et gravé au presseur à picrate (la technologie digitale, ils laissent ça à ceux qui se prétendent à la pointe de la technologie). Solidagité c'est aussi un punk militant et revendicatif, franc et direct, mais qui manie parfois un second

degré salvateur (le Jean Yanne de "J'aime pas le rock" en ouverture d'"Une dose de rock'n'roll", le morceau). En prime une reprise des Trotskids ("Blanche, une sombre histoire d'amour"), et une pochette signée Mumu, du label Has Been Mental, qu'on retrouve aussi à l'occasion dans les choeurs... tout comme sur le "Des gars, des os !!" de Tados, dont la mise en page du livret a été faite par Gab et Bastien... de Solidagité. Quand je vous disais que ça frétilait grave entre les 2 gangs. Et ce même si Tados en est déjà à son 4ème album (si je n'en ai pas loupé en route). Niveau son, le street-punk de Tados charcle encore un peu plus que celui de Solidagité (et pourtant...), avec notamment de très nets penchants vers un hardcore castagneur à souhait, pour ne pas dire quasi métal parfois quand les gusses sont encore plus énervés qu'à l'ordinaire, et que les choeurs oï ! sont de sortie. Pareil pour leurs textes, politiquement sans concession, à la limite de l'émeute urbaine, et assésés à grands coups de docs dans les ratiches (pas certain que le message rentre mieux pour autant, mais c'est sûr qu'il s'imprime plus nettement). Et ils n'épargnent personne dans leur inventaire, pas même les ancêtres punks reformés ces dernières années, parfois pour des raisons plus mercantiles que passionnées. Nobody's perfect... En guise de dixième anniversaire, Tados s'offre plus qu'un enterrement de première classe, mais bel et bien une sortie de bière la rage chevillée dans les nonosses à la blancheur décalaminée à la chaux vive. Et puis moi j'aime bien l'humour macabre du titre de cet album, digne du Raoul Cauvin de la série "Pierre Tombal"... juste en plus destroy.

BEGARSOUND : Ailleurs et maintenant (CD, PKP Prod)

Begarsound est typiquement le groupe dont on entend parler depuis pas mal de temps déjà, mais dont on passe régulièrement à côté, pour diverses raisons. L'une des premières est la propension du groupe à tourner un peu partout en Europe (ce qui est plutôt un bien), mais, du coup, à squeezer un peu la France. Donc il m'aura fallu attendre février dernier pour les voir enfin en concert, et la sortie de cet "Ailleurs et maintenant" pour les apprécier sur le long play (ils avaient sorti un premier album en 2008 dont je n'avais écouté que de parcimonieux extraits). Première constatation, Begarsound ne semble pas du genre à se prendre au sérieux. Sur scène c'est un déluge de décibels, certes, jusque-là rien que de très normal, mais aussi de bonds en tous sens, et de poses et d'attitudes très second degré. Pareil pour le punk-rock hautement frénétique du gang, une sorte de billard à plusieurs bandes les voyant se colleter avec des sonorités empruntées à Guerilla Poubelle, aux Sales Majestés (dont le chanteur, Arno Futur, est invité sur "Hygiène mentale"), aux Dileurs, voire à la Souris Déglinguée quand les cuivres sont de sortie (excellente idée au demeurant, qui enrichit certains titres de ces chatoyantes envolées). Bref, à peine s'est-on persuadé de leur avoir trouvé un créneau qu'ils se barrent sans crier gare dans une autre direction, faut suivre... Mais, me direz-vous, y a-t-il un tube dans cet étalage de numéros d'équilibristes ? Oui, vous répondrai-je, un "Souriez vous êtes filmés" qui vilipende le virage Big Brother pris par nos édiles municipaux (de gauche comme de droite, y a pas plus de morale d'un côté comme de l'autre à espionner ses concitoyens) à grand renfort de vidéo-surveillance, et mieux vaut en rire à défaut d'avoir envie de sortir le 12.

INTERNET

Le groupe punk **Full Process** a mis une vidéo et un titre de son nouvel album en streaming sur son site. Faites-vous une idée de leur musique : www.fullprocess.com @@@ Les amateurs de BD pourront se tenir au courant de l'actualité du 9ème art sur le site de **Bédé News**, qui sort par la même occasion du créneau exclusivement manga : <http://www.bede-news.com> @@@ Un nouveau groupe punk à Rennes, **Death Or Glory**, avec une première démo 5 titres téléchargeable sur leur site. A consommer sans modération : www.deathorglory.fr @@@ Nouvelle prod pour **Radio Maquis**, uniquement disponible en téléchargement. Ils s'agit de 4 remix électro-punk des 2 titres parus sur le split EP partagé avec **Myciaa**. C'est lourd et excellent, et c'est ici qu'on s'approvisionne : <http://www.radiomaquis.fr/digitalrecord.html> @@@ Quelques nouvelles des new-yorkais de **Reid Paley Trio**, notamment grâce à quelques excellentes vidéos mises en ligne sur Youtube, une bonne façon de pallier le fait qu'on ne les voit que très rarement de ce côté-ci de l'Atlantique : <http://reidpaley.com> @@@ Myspace est en train de fuir de partout, et, du coup, les groupes aussi commencent à se rendre compte qu'ils n'ont plus vraiment d'intérêt à y être présents. **Human Compost** vient donc d'ouvrir son propre site, sur lequel vous pourrez vous coltiner avec son crust-punk métallisé. Nombreuses vidéos, et quelques albums entiers à télécharger : www.humancompost.cjb.net @@@ Des nouveautés pour vous en mettre plein les yeux sur le site du collectif **Humungus**. Leurs fresques sont toujours impressionnantes, et, évidemment, c'est encore mieux en vrai, mais on ne peut pas forcément y être à tous

les coups, donc le site est un bon palliatif : <http://collectifhumungus.free.fr> @@@ Des news de **Trauma Social** avec la dernière feuille d'info en date, "**Que Vive Le Rock Libre**", 37ème du nom, et une nouvelle liste de VPC. Tout ça téléchargeable sur le site, abusez-en : <http://trauma-social.propagande.org> @@@ Actualité chargée en ce début de printemps pour **Hellbats**, qui viennent de mettre un nouveau clip en ligne, et qui iront rendre visite à nos cousins canadiens entre la fin mars et le début avril. Toutes les infos sur leur site : www.hellbats.com @@@ Tout savoir sur le **Jim Murple Memorial** ? Facile, suffit de vous balader sur leurs pages : www.jimmurplememorial.com @@@ **Karameikos** est de retour dans le petit monde de la newsletter. Exit le papier, c'est sous forme de blog que ça se présente désormais. L'essentiel c'est de faire passer l'info, qu'importe le flacon : <http://patkarameikos.blogspot.com> @@@ La sortie du nouvel album de **Fred Alpi**, "J'y croyais pas", est imminente. En attendant de le retrouver dans ces colonnes, allez en écouter quelques extraits et en apprendre plus sur son site : www.fredalpi.com @@@

<http://www.angelfire.com/on/clash>

"Clash City Rockers", comme vous devez vous en douter à l'énoncé de son nom, est dédié au **Clash**. Non officiel, il s'agit d'un site de fan, sans prétention, mais tenu avec déférence et respect. On n'y apprendra rien d'exceptionnel, certes, mais on pourra au moins réviser son petit "Clash pour les nuls" sans trop de peine. On trouvera donc ici une bio, succincte, mais qui va à l'essentiel. De toute façon, avec le nombre de bouquins qui existent sur le groupe, vous trouverez largement votre bonheur ailleurs en la matière. Pareil pour la discographie (avec possibilité d'écouter des extraits de chansons), elle ne s'en tient qu'aux albums et aux compilations officiels, en faisant l'impasse sur les nombreux singles, EP et maxis, et, donc, sur les innombrables pirates qui circulent allégrement un peu partout. La page la plus intéressante du site, le pivot, le coeur, c'est celle consacrée aux paroles des chansons du Clash. Elles y sont quasiment toutes, aussi bien les originales, que les reprises faites par le groupe tout au long de sa carrière. Si vous voulez vous amuser à faire une petite cover et que vous avez du mal à transcrire les textes, c'est ici que vous les trouverez. Pour le reste, on trouvera encore une page consacrée à 3 tributes, tous de 99, le "Burning London" (avec **Rancid**, **Mighty Mighty Bosstones** ou **Afgan Whigs**), le "City rockers" (avec **Hot Water Music**, **Murphy's Law**, **Dropkick Murphy's** ou **Stubborn All Stars**), et enfin le "Backlash" (avec les **Kowalskis** ou **Frankenstein**). Le site est complété d'une page consacrée aux groupes ultérieurs de **Mick Jones** (**Big Audio Dynamite**) et **Joe Strummer** (**Mescaleros**), un forum, un livre d'or et une page de liens parcimonieuse. Largement à votre portée si vous avez fait anglais en première langue.

www.chez.com/digitfanzine

Le fanzine **Dig It**, fondé en 1994, héritier de feu **Nineteen**, est la bible française de la scène garage-punk. 50 numéros au compteur, avouez que ça force le respect. D'ailleurs, les 50 couvertures sont visibles en 2 sections (numéros 1 à 20, quasiment tous épuisés, et 21 à 50), avec la plupart des sommaires, ainsi qu'une sélection d'articles emblématiques, en français ou en anglais, certains venant en complément des articles imprimés. Pour vous donner une idée et vous faire bavouiller : **Jack Oblivian**, **Heavy Trash**, **Margaret Doll**, **Rod**, **Detroit**, **Supersuckers**, **Lucas Trouble**, **Hellcopters**, **Mike Ness**, **Roky Erickson**, **Adam West**, **Onyas**, **Rocket From The Crypt**, **King Khan**, **Marky Ramone**, **Dictators**, **Texas Terri**, **Electric Frankenstein**, **Flaming Sideburns**, **Lux Interior**, **Billy Childish**, **Joe Strummer**, liste non exhaustive. Parmi les contributeurs de **Dig It**, certains animent aussi une paire d'émissions de radio, dont on peut podcaster des extraits. Enfin 2 autres pages méritent qu'on s'y arrête, celle consacrée aux concerts sur Toulouse (si on habite dans le coin, ou si on a prévu d'y aller y passer ses vacances), et celle des liens, plus fournie que le système pileux d'un nain de la Moria, y en a des méga-tonnes et vous allez passer des jours et des jours devant votre ordi si vous décidez de tous les visiter. Mais, après tout, vous faites bien ce que vous voulez. Je me répète, mais c'est un must...

<http://www.hootisland.com/>

La devise de ce site est : "Silly sex for silly people", voilà qui donne le ton. Ou quand le sexe ne se prend pas au sérieux. Parce qu'ici point de grandes envolées docorales sur le pourquoi du comment de la chose, point de vidéos au kilomètre offrant mille et une variations autour du kama-sutra revu façon San Fernando Valley, point de porn stars toutes plus gourmandes les unes que les autres, juste un site désopilant... pour peu que vous possédiez un très bon niveau en anglais, parce qu'il y a à lire. Des articles, des témoignages, voire

même des poèmes ou des textes de chansons, tout a sa place ici dès lors que l'humour est de mise. Il y a même quelques vidéos, mais là aussi leur présence n'est due qu'à l'ironie qu'elles véhiculent, ou au minimum au côté décalé du sujet traité. Pour vous donner une idée du ton général du truc, vous pourrez lire un article sur les stars sans maquillage (ben non, celles qui trustent les couvertures des magazines de mode ou de cinéma n'ont pas le fond de teint incrusté directement dans l'épiderme, il leur arrive aussi de se retrouver au "naturel", même si ça n'est pas toujours à leur avantage, comme quoi...), visionner un reportage sur les championnats... d'air sex (oui, sur le modèle des concours d'air guitar, c'est à qui rivalisera d'imagination pour mimer une turlute, une levrette, une branlette, voire une partouze, ou toute autre activité sexuelle, devant un public qui décide ensuite du vainqueur, il n'y a décidément que les américains pour avoir des idées pareilles), connaître tous les trucs utiles devant vous permettre de conclure avec la première top-model qui passe (j'ai pas essayé, mais je me dis que, même avec ça en poche, ça ne doit quand même pas l'être, dans la poche, le rendez-vous coquin avec Kate Moss, ceci étant, le fantasme du top-model, c'est comme le loto, il n'est pas interdit de rêver), ou encore vous bidonner avec une description des expressions faciales de tout être humain normalement constitué au moment de l'orgasme (amusez-vous à tenter de trouver ce qui se rapproche le plus de la vôtre, avec celui ou celle qui partage votre couette, évidemment, à moins que vous n'ayez l'habitude de vous regarder dans une glace à ce moment-là, mais c'est un peu tordu je trouve). Quelques franches parties de rigolade en perspective... avant de passer à d'autres ? <http://www.eroszona.com/>

Le nom est un peu ambigu pour un site consacré à 2 artistes spécialisées dans l'art fantastique, **Sagémonn** et **Karynna**. Tout juste s'il peut s'expliquer par la tendance des 2 demoiselles à largement dénuder leurs personnages. Sur la page d'accueil vous tomberez sur quelques liens vers des jpg consacrés à la Saint Valentin (certaines de ces images sont même disponibles en format fond d'écran, si ça vous tente). Ensuite, vous pourrez vous promener dans les différentes galeries. **Sagémonn** oeuvre dans l'art digital, 2D ou 3D, essentiellement, ce qui ne l'empêche pas par ailleurs de faire aussi de l'animation 3D, et même des statuettes, magnifiques, mais évidemment hors de prix. **Karynna** quant à elle propose 3 galeries distinctes, l'une consacrée aux fées et aux anges, la seconde au fantastique féminin, et la troisième, pour vous mesdemoiselles, à quelques beaux mâles musculeux. Comme ça il y en a pour tout le monde, pas de jaloux. Le style des 2 artistes est hyper réaliste, **Sagémonn** avoue d'ailleurs avoir été inspirée par des gens comme **Boris Vallejo** ou **Frank Frazetta**, ce qui se voit très nettement. Outre les "produits finis", elles proposent aussi quelques esquisses et croquis de travail, histoire de voir l'évolution de certaines de leurs oeuvres.

